



<http://www.numelyo.bm-lyon.fr>

Triduum d'adoration et la vie chrétienne et l'Eucharistie

Auteur :Monteuuis, Gustave, 1857-1920

Date :1909

Cote : SJ A 325/608

Permalien : http://numelyo.bm-lyon.fr/BML:BML_00GOO0100137001104807065

TRIDUUM D'ADORATION

La Vie Chrétienne
et L'Eucharistie

L'EUCCHARISTIE
PRINCIPE DE FOI, D'ESPÉRANCE ET DE CHARITÉ

TRIDUUM

PRÊCHÉ EN L'ÉGLISE DE *NOTRE-DAME A ROUBAIX*
Les 27, 28 et 29 Juillet 1909

PAR

l'abbé Gustave MONTEUUIS

CURÉ DE LEERS, LAURÉAT DE L'ACADÉMIE FRANCAISE

UN FRANC

AU PROFIT DES ŒUVRES PAROISSIALES

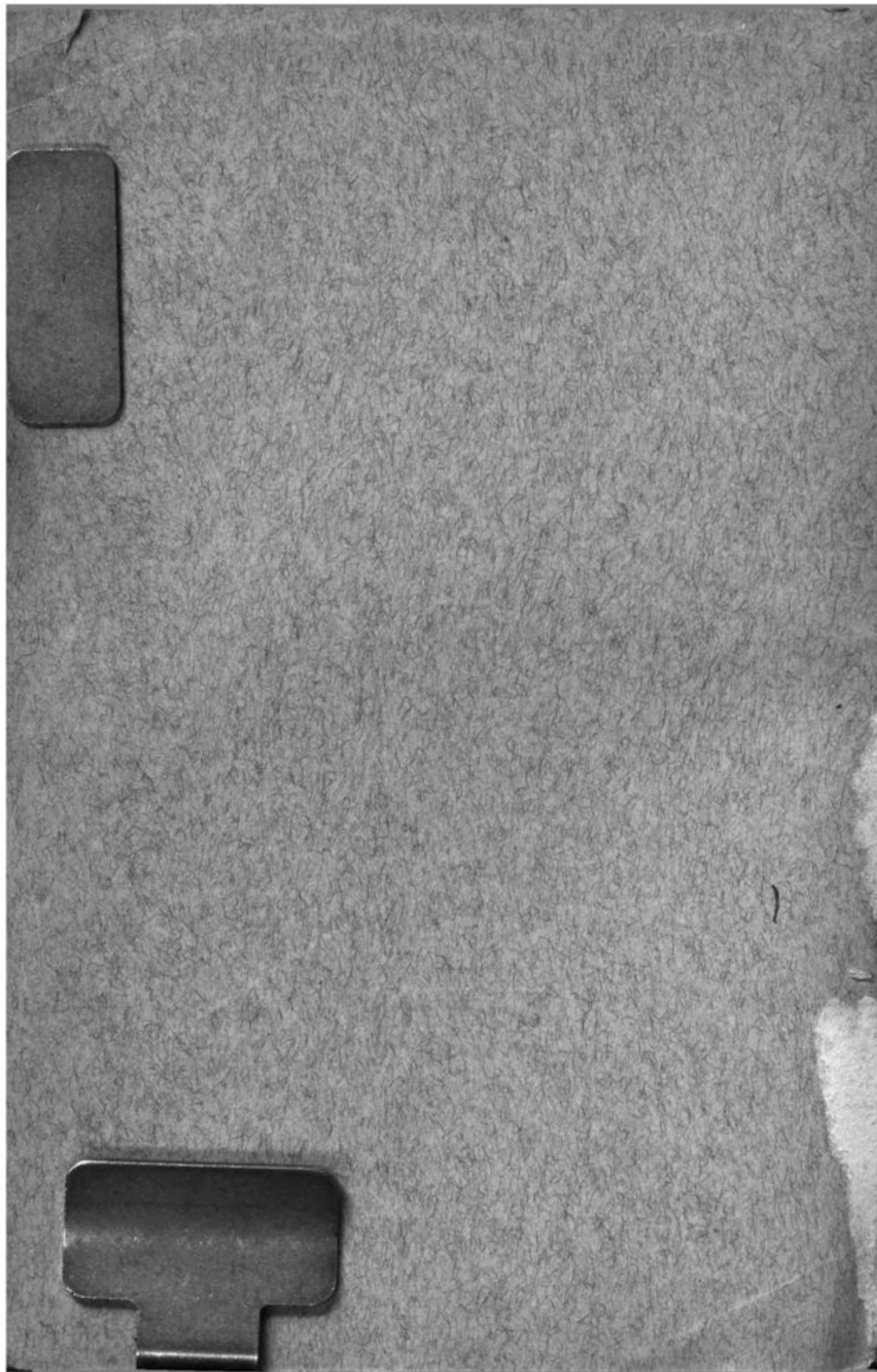
A

325

608

Desclée, De Brouwer et C^e, Éditeurs

LILLE — PARIS — ROME — BRUGES — BRUXELLES



à
au très cher abbé Lohr
Toujours amicalement

Montreuil
sur

Paris le 27 Dec 1909 A 325/608



~~LA VIE CHRETIENNE~~
~~L'EUCCHARISTIE~~

Year	1998	1999
1	100	100
2	100	100
3	100	100
4	100	100
5	100	100
6	100	100
7	100	100
8	100	100
9	100	100
10	100	100
11	100	100
12	100	100
13	100	100
14	100	100
15	100	100
16	100	100
17	100	100
18	100	100
19	100	100
20	100	100
21	100	100
22	100	100
23	100	100
24	100	100
25	100	100
26	100	100
27	100	100
28	100	100
29	100	100
30	100	100
31	100	100
32	100	100
33	100	100
34	100	100
35	100	100
36	100	100
37	100	100
38	100	100
39	100	100
40	100	100
41	100	100
42	100	100
43	100	100
44	100	100
45	100	100
46	100	100
47	100	100
48	100	100
49	100	100
50	100	100
51	100	100
52	100	100
53	100	100
54	100	100
55	100	100
56	100	100
57	100	100
58	100	100
59	100	100
60	100	100
61	100	100
62	100	100
63	100	100
64	100	100
65	100	100
66	100	100
67	100	100
68	100	100
69	100	100
70	100	100
71	100	100
72	100	100
73	100	100
74	100	100
75	100	100
76	100	100
77	100	100
78	100	100
79	100	100
80	100	100
81	100	100
82	100	100
83	100	100
84	100	100
85	100	100
86	100	100
87	100	100
88	100	100
89	100	100
90	100	100
91	100	100
92	100	100
93	100	100
94	100	100
95	100	100
96	100	100
97	100	100
98	100	100
99	100	100
100	100	100

TRIDUUM D'ADORATION

La Vie Chrétienne et L'Eucharistie

L'EUCCHARISTIE

PRINCIPE DE FOI, D'ESPÉRANCE ET DE CHARITÉ



TRIDUUM

PRÊCHÉ EN L'ÉGLISE DE *NOTRE-DAME* ▲ *ROUBAIX*
Les 27, 28 et 29 Juillet 1909

PAR

l'abbé *Gustave* *MONTEUUIS*

CURÉ DE LEERS, LAURÉAT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

BIBLIOTHÈQUE S.J.

Les Fontaines

60500 CHANTILLY

AU PROFIT DES ŒUVRES PAROISSIALES

~~MAISON CHARVET~~

UN FRANC

~~LE SART~~

~~ELERS par CROIX (Mort)~~

Desclée, De Brouwer et C^{ie}, Éditeurs

LILLE — PARIS — ROME — BRUGES — BRUXELLES

NIHIL OBSTAT :
Insulis, 26 Septembris 1909.
L. MAHIEU,
S. Th. lic. Censor librorum delegatus.

IMPRIMATUR :
Cameraci, 29 Septembris 1909
A. MASSART,
Vic. gen.



A M. L'ABBÉ BATAILLE

DOYEN DE NOTRE-DAME A ROUBAIX

MON CHER AMI,

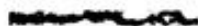
Vous m'avez exprimé le désir de voir publier les Instructions prêchées à vos paroissiens en Juillet dernier, lors de votre belle fête de l'Adoration.

Je ne crois pas pouvoir me refuser à votre pieux désir et moi-même je suis heureux de cette occasion d'affermir et d'étendre l'œuvre d'édification commencée par le ministère de la parole. Verba volant, scripta manent.

Je serais deux fois heureux si ce modeste travail était utile à mes confrères dans le sacerdoce : mes humbles pensées, animées par leur éloquence, iraient plus sûrement aux âmes pour réveiller leur ferveur et promouvoir le culte de la Sainte Eucharistie.

Puisse au moins cette lecture accroître la foi, l'espérance, la charité et le zèle de vos paroissiens de de Notre-Dame !

Veillez agréer l'hommage de ces pages en souvenir



de notre vieille amitié et en reconnaissance du bien que vous avez fait plus d'une fois à ma paroisse de Leers.

Bien vôtre en N.-S.

Gustave MONTEUUIS,

Curé.

Leers, le 25 Septembre 1909.



LETTRE
DE M. LE CHANOINE LAMÉRAND

DIRECTEUR DES ŒUVRES EUCHARISTIQUES DU DIOCÈSE DE
CAMBRAI, MEMBRE DU COMITÉ PERMANENT DES CON-
GRÈS EUCHARISTIQUES INTERNATIONAUX.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

Je suis très honoré de la confiance que vous me témoignez en me proposant d'être un des premiers lecteurs de votre pieux travail.

Je veux sans tarder vous remercier du plaisir que vous m'avez procuré et vous féliciter du bien que vous ferez bientôt à tous ceux qui auront l'avantage de vous lire. Je ne m'étonne pas que M. l'abbé Bataille, qui a entendu vos instructions, vous ait demandé de les fixer dans un livre.

Combien vous avez raison de nous faire remonter aux vrais principes de la vie spirituelle : d'une part, nos rapports avec Dieu par l'exercice des vertus théologiques, et d'autre part, les rapports de Dieu avec nous par la sainte Eucharistie. Ces deux actions se complètent mutuellement, de sorte que c'est Jésus lui-même, la vie substantielle, qui produit et accentue en nous, par son action personnelle, les actes de foi, d'espérance et de charité, et que nous-mêmes, animés par ces



vertus, nous tendons plus efficacement à Dieu notre fin.

Ceux qui vous liront ranimeront leur foi, leur espérance et leur charité aux sources du Sauveur, et l'Eucharistie sera pour eux le principe de la vie chrétienne. Votre titre rend bien cette pensée : LA VIE CHRÉTIENNE ET L'EUCCHARISTIE.

Que votre ouvrage se répande non seulement parmi les auditeurs de Roubaix qui vous retrouveront avec bonheur, mais parmi toutes les âmes attachées à la Sainte Eucharistie qui, à la lecture de ces belles pages, sentiront s'aviver leur piété et leur ferveur.

Agréez, cher Monsieur le Curé, avec mes remerciements sincères, l'expression de mes sentiments affectueux et dévoués en N.-S.

L. LAMÉRAND,
Ch. hon.

Kain, le 1^{er} Octobre 1909.



vertus, nous tendons plus efficacement à Dieu notre fin.

Ceux qui vous liront ranimeront leur foi, leur espérance et leur charité aux sources du Sauveur, et l'Eucharistie sera pour eux le principe de la vie chrétienne. Votre titre rend bien cette pensée : LA VIE CHRÉTIENNE ET L'EUCCHARISTIE.

Que votre ouvrage se répande non seulement parmi les auditeurs de Roubaix qui vous retrouveront avec bonheur, mais parmi toutes les âmes attachées à la Sainte Eucharistie qui, à la lecture de ces belles pages, sentiront s'aviver leur piété et leur ferveur.

Agréez, cher Monsieur le Curé, avec mes remerciements sincères, l'expression de mes sentiments affectueux et dévoués en N.-S.

L. LAMÉRAND,
Ch. hon.

Kain, le 1^{er} Octobre 1909.





Première Instruction

LA FOI ET L'EUCCHARISTIE

*Crederet oportet accedentem ad Deum
quia est.*

Pour approcher de Dieu, il faut
croire qu'il existe (*Hebr., XI, 6.*)

I

MES BIEN CHERS FRÈRES,

CHAQUE année, à l'occasion des fêtes de Mars, les Athéniens allumaient sur l'autel du dieu un flambeau que des coureurs emportaient et se passaient les uns aux autres pour le promener à travers les rues de la ville en ayant soin de ne pas le laisser s'éteindre. Cet usage a été chanté par les poètes qui ont vu, dans cette fête, l'image des générations qui se transmettent les unes aux autres les leçons de l'expérience et la science des âges écoulés.

Combien plus touchante est notre fête de l'Ado-

ration perpétuelle qui se poursuit de jour en jour, d'année en année, à travers les églises de notre vaste diocèse! Combien plus édifiant est le spectacle de ces adorateurs qui, nuit et jour, se passent fidèlement de main en main le flambeau de l'heure de garde qui doit toujours briller et ne jamais s'éteindre!

Aujourd'hui, c'est à vous, paroissiens de Notre-Dame, qu'est confiée la garde du flambeau sacré; c'est à vous de veiller, de prier et de chanter aux pieds de l'Hôte divin de nos tabernacles; c'est à vous d'adorer le Saint Sacrement de l'autel : « Adoremus in æternum sanctissimum Sacramentum. »

En accomplissant cette pieuse mission, vous répondrez à la pensée de l'Eglise qui a institué cette belle fête pour rendre honneur et gloire au Dieu de l'Eucharistie.

Toutefois, cette bonne mère, toujours soucieuse du salut de ses enfants, songe à leur rendre cette Adoration profitable. C'est dans cette vue qu'elle a institué les exercices du *Triduum* pour vous renouveler dans la vie chrétienne afin de rendre votre hommage plus sincère et plus agréable à Dieu. Et de fait, Dieu repousserait l'offrande de notre main et imposerait silence à nos voix si nos cœurs lui étaient rebelles, si nos actes n'étaient pas en harmonie avec nos chants. Malheur à la vaine piété, comme à la science stérile, qui n'aboutit pas à aimer!

Vous aurez remarqué, mes frères, avec quelle insistance le divin Maître affirme dans l'Evangile qu'il a institué l'Eucharistie pour être la vie de nos âmes. Comme matière du sacrement il a pris le pain, symbole très expressif, puisque le pain est le principal aliment de la vie du corps. Déchirant le voile de la métaphore, il a déclaré formellement : « Je suis le pain vivant, je suis le pain de vie : Ego sum panis

vivus, Ego sum panis vitæ. » Puis il ajouta : « Je suis la vie : Ego sum vita. Celui qui mange ce pain, vivra ; il vivra éternellement : Si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum. »

Mais comment Notre-Seigneur entretient-il la vie de nos âmes ? Par sa grâce, sans doute ; par sa présence surtout : car sa grâce et sa présence raniment et soutiennent ces grandes vertus qui nous unissent plus immédiatement à Dieu et qui sont appelées pour cette raison les vertus théologiques, à savoir la *Foi*, l'*Espérance* et la *Charité*. L'Eucharistie, en effet, est l'aliment le plus substantiel de notre foi, le soutien le plus solide de notre espérance, le foyer le plus ardent de notre charité ; et, comme disait notre grand poète national, consacrant à la piété les accents d'une lyre dont la corde avait toujours vibré sous l'inspiration du devoir :

C'est par Lui (Jésus-Hostie) que la *Foi* plus fortement agit,
Que l'*Espérance* peut croître
Et que la *Charité* s'enflamme et s'élargit.

II

LA FOI ET L'EUCARISTIE

La Foi, dit le catéchisme, est une vertu surnaturelle qui nous fait croire en Dieu et soumet notre esprit à toutes les vérités qu'il nous propose par son Eglise. Cette vertu nous fait même accepter sur l'autorité de Dieu des vérités dont notre intelligence ne voit pas la raison. Selon l'énergique expression de saint Paul, « elle est l'argument de choses qui ne sont pas évidentes : Fides est argumentum non apparentium » ; c'est la croyance à l'invisible, non pas seulement à ce qui échappe au regard de nos sens, mais à ce qui reste invisible, imperceptible, incompréhensible au regard de notre raison. Le vrai chré-

tien est celui qui, sur la parole de Dieu, dit sans hésiter : Je crois ; le modèle des croyants, c'est Moïse, dont l'Écriture dit qu'il vivait dans le monde invisible comme s'il l'avait contemplé de ses yeux : « Invisibilem tanquàm videns sustinuit. »

I. CONSIDÉRATIONS. — Cette foi, si nécessaire au chrétien, c'est l'Eucharistie qui la soutient et la ranime par l'*exercice continu* qu'elle réclame ; c'est l'Eucharistie qui l'*éclaire* et la vivifie par l'irradiation du Soleil de Justice qui répand dans notre âme sa divine clarté.

1° *Exercice de la Foi.* — Les vertus, comme toutes les habitudes, se développent par l'exercice et la répétition des actes. Mais, où trouver une occasion plus précieuse d'affirmer notre foi que dans le culte de l'Eucharistie ? L'acte de foi le plus complet consiste à accepter une vérité sur la seule autorité de Dieu, sans même en voir la raison. Or, tel est l'acte de foi à la présence de Jésus au Très Saint Sacrement.

Que nous disent les sens de la présence de Dieu dans l'Eucharistie ? Bien loin de la révéler, ils semblent plutôt la contredire. Après comme avant la consécration, ils croient voir du pain et du vin ; ils en perçoivent l'odeur et le goût, la forme et la résistance. Sans doute l'homme aurait tort de se fier à ce témoignage, car les sens ne voient que les apparences, et la substance leur demeure toujours inconnue ; mais d'ordinaire la substance correspond aux apparences ; il faut un prodige pour qu'il en soit autrement, et c'est la parole de Dieu seule qui peut nous le faire connaître.

La raison ne nous en dit pas davantage. Il n'est même pas de mystère qui paraisse plus en opposition avec ses données. Le chrétien doit admettre

que les simples paroles de la consécration changent le pain et le vin au corps et au sang de Jésus-Christ; il doit croire que ce corps et ce sang sont présents sous la plus petite parcelle comme sous la plus grande hostie; il doit croire que ce miracle se réalise sur tous les points du globe où le prêtre consacre, et ainsi les lois de l'espace et de la substance semblent enfreintes. Comme ces lois ne souffrent aucune exception dans l'ordre de l'expérience naturelle, nous sommes portés à conclure qu'elles sont absolues, et il faut la parole même de Dieu pour nous faire admettre qu'elles puissent céder à sa puissance créatrice.

Le cœur lui-même peut s'égarer dans une question comme celle-ci, où cependant une âme droite trouve tant de convenances et de douceurs. Car est-il convenable qu'un Dieu si grand s'abaisse à toutes les humiliations que suppose ce sacrement? et qu'un Dieu si saint consente à descendre en des âmes indifférentes ou perverses? L'âme égoïste a peine à comprendre les vues généreuses d'un Dieu infiniment bon et miséricordieux.

Sans doute, mes frères, nos sens, notre raison, notre cœur ne trouvent rien de sérieux à objecter à ce grand mystère; mais il n'en est pas moins vrai qu'ils ne nous disent rien sur la présence réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et, dès lors, l'Eucharistie reste véritablement le grand mystère de la foi, « *mysterium fidei* », selon la parole que l'Eglise met sur les lèvres de ses prêtres au moment le plus solennel du Saint Sacrifice, à l'instant même de la consécration.

Mais allons-nous refuser de croire sous prétexte que les sens, la raison et le cœur ne nous disent rien de positif sur ce dogme fondamental de notre Religion? Allons-nous suivre l'exemple des Juifs qui s'éloignèrent du Maître le jour où il leur fit pressentir

ce grand mystère? Jésus leur avait déclaré : « Je suis le pain de vie. Ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage. Celui qui me mange vivra »; et ceux-ci, effrayés par un tel langage, de se récrier : « Comment peut-il nous donner sa chair à manger? Quomodo potest hic nobis carnem suam dare ad manducandum? Cette parole est trop dure et qui peut l'accepter? Durus est hic sermo et quis potest eum audire? » Et ils abandonnèrent le Maître, dont leur raison orgueilleuse et superbe ne voulait pas accepter la parole mystérieuse.

Vous n'imiterez pas cette révolte orgueilleuse, mes frères, et vous ne rejetterez pas une vérité parce que vous ne la comprenez pas, car, à côté de l'autorité de l'évidence qui s'impose à votre intelligence, il y a aussi l'évidence de l'autorité de Dieu qui s'impose à votre foi.

Jésus-Christ, dont la divinité fut rendue manifeste par ses prophéties, ses miracles, par son caractère, par sa vie et jusque par sa mort, Jésus-Christ a parlé. La veille de sa passion il prit un peu de pain et il dit : « Ceci est mon corps : Hoc est corpus meum »; il prit quelques gouttes de vin et il dit : « Ceci est mon sang : Hic est sanguis meus », et sur l'autorité de sa divine parole, nous pouvons, nous devons croire. Ne cherchons pas d'autres interprétations. Tous les docteurs des premiers siècles l'ont compris comme nous. Le texte est clair, il est trop clair, comme l'avouait Luther lui-même en un jour de sincérité. « Textus nimis apertus ».

Jésus-Christ a parlé, et les Apôtres, présents à la Cène du Jeudi-Saint, ont compris son langage comme nous le prêchons aujourd'hui et ils ont persévéré dans la fraction du pain, ils ont vécu dans le culte

de l'Eucharistie. Jésus-Christ a parlé, et des millions de martyrs sont morts pour attester leur foi en la présence réelle. Jésus-Christ a parlé, et aujourd'hui l'Eglise catholique concentre toute son activité autour de l'autel où le prêtre sacrifie, où les fidèles viennent prier, communier et se retremper dans la vie chrétienne.

Nous sommes donc forcés de nous écrier avec saint Thomas, l'un des représentants les plus autorisés des sciences humaines et divines : « Je vous adore, ô divinité cachée : Adoro te devotè, latens Deitas! Sans doute, les sens nous trompent : Visus, tactus, gustus in te fallitur; mais notre foi nous sauve : Sed auditu solo tuto creditur. Oui, notre foi doit nous faire passer au-dessus de toute autre considération, elle parle assez haut, à défaut des sens : Præstet fides supplementum, sensuum defectui. Jésus-Christ a parlé, et nous croyons sur la parole du Fils de Dieu : Credo quidquid dixit Dei Filius. »

« Credo quidquid dixit Dei Filius! » Tel est le cri de l'âme fidèle en adoration devant l'Eucharistie. Et voyez, mes frères, — car c'est là que je veux en venir, — voyez combien cet acte de foi à la présence réelle fortifie notre croyance à toutes les vérités que Dieu nous propose par son Eglise.

Dans ce mystère, le chrétien croit, malgré le témoignage de ses sens, malgré les préventions de sa raison, malgré les préjugés de son cœur. Combien dès lors lui sera facile l'acte d'adhésion aux autres mystères et à toutes les vérités révélées.

Le *Credo* s'impose tout entier à la foi du chrétien qui communie. « Je crois en Dieu, je crois en sa Providence, malgré les inégalités de ce monde de passage, malgré le triomphe des méchants, malgré les épreuves auxquelles les bons sont le plus sou-

vent soumis, malgré les nébuleuses qui me voient l'acte créateur. J'accepte toutes les maladies, toutes les déconvenues, tous les mystères de la vie parfois plus troublants que les mystères du dogme : *Credo in Deum Patrem*. — Je crois en Jésus-Christ, Fils de Dieu fait homme, malgré l'infirmité de la nature qu'il a revêtu par amour pour nous, malgré les blasphèmes des impies : *Credo in Jesum Christum*. — Je crois au Saint-Esprit, la troisième personne de la Sainte-Trinité en qui j'adore la même divinité que dans le Père et dans le Fils, car le naturalisme ne saurait tout expliquer et il faut recourir sans cesse à l'action de Dieu, à l'action de son Saint-Esprit : *Credo in Spiritum Sanctum*. — Je crois en l'Église catholique dont le principe divin se manifeste par les fruits de sainteté et d'apostolat qu'elle répand à travers le monde, j'y crois malgré les fautes et les inconséquences des hommes à qui Dieu a confié sa puissance et son sacerdoce : *Credo in Ecclesiam Sanctam*. — Je crois à la vie éternelle, je la vois au delà de ce monde matériel et sensible où mes sens voudraient me confiner : *Credo in vitam aeternam*.

Ainsi le *Credo* se déroule à nos yeux magnifique de lumière, lorsque nous avons fait acte de foi à l'Eucharistie. Cette foi s'étend même à la pratique de la vie. Quand on a vu Jésus caché dans l'hostie, on sait le retrouver partout : on le voit dans ses parents, dans ses maîtres, on le voit dans les enfants qu'il nous a confiés comme un dépôt sacré ; on sait le voir dans les hommes ses frères et les fils d'un même Père, on le voit dans sa vocation, dans sa situation, dans son devoir, on le voit dans toute la nature. « J'ai vu passer Dieu dans une fleur », disait Linné. Ainsi nous devons le voir passer dans toutes les personnes, dans toutes les choses, dans tous les événements. Je crois en Dieu « *Credo in Deum*. »

2° *La présence du Verbe.* — L'Eucharistie n'est pas seulement pour le chrétien un mystère qui lui fournit l'occasion d'affirmer sa foi en Jésus-Christ caché sous les voiles eucharistiques, elle est surtout un sacrement dans lequel Dieu vient lui-même à lui et l'éclaire de ses lumières. Les autres sacrements confèrent la grâce; celui-ci contient l'auteur de la grâce, Jésus-Christ lui-même. Or, Jésus-Christ, c'est le Verbe incréé, la Sagesse éternelle, la Lumière qui illumine tout homme venant en ce monde : « *Erat Lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.* »

Saint Paul disait en parlant de la révélation apportée au monde par Notre-Seigneur Jésus-Christ, il y a dix-neuf siècles : « Voici que Dieu qui, si longtemps, nous avait parlé par ses prophètes, nous a enfin parlé par son Fils : *Novissime locutus est nobis in Filio.* » Cette Révélation du Verbe divin fut une grâce de choix pour ceux qui entendirent la parole du Sauveur; mais elle ne s'est pas bornée aux chrétiens du premier siècle : elle se continue chaque jour dans l'Eucharistie où Jésus-Christ nous ouvre les trésors de sa sagesse et de sa divinité. Et, en effet, le jour où nous communions, ce n'est plus Moïse, ce ne sont plus les prophètes qui nous parlent, c'est Dieu lui-même, qui nous parle en tête à tête, ou mieux, cœur à cœur, et comme les disciples, nous nous instruisons à son école : « *Et erunt omnes docibiles Dei.* » En cette heure sainte l'Eglise peut nous redire les paroles que les Juifs disaient à Marie-Madeleine : « *Le Maître est là qui vous appelle : Magister adest et vocat te.* »

Il nous est parfois arrivé d'envier le bonheur des apôtres; nous eussions voulu assister comme eux au Sermon sur la Montagne, au Discours après la Cène. Au moins trouvons-nous une compensation dans

une visite au Saint Sacrement, dans une fervente Communion, car la voix de Dieu retentit dans le sanctuaire, comme autrefois elle se faisait entendre au jeune Samuel; et, avec le pieux enfant, nous pouvons, nous devons dire : « Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute : Loquere Domine quia audit servus tuus. » Là plus qu'ailleurs, il est la vérité : « Ego sum veritas »; il est la lumière du monde : « Ego sum lux mundi. » Là, il nourrit notre intelligence du pain de la bonne doctrine : « Ego sum panis vitæ. » Auprès de lui, nous trouvons la réponse à tous nos doutes, à toutes nos inquiétudes, car il a les paroles de la vie éternelle : « Verba vitæ æternæ habes; » et dans sa lumière nous verrons la lumière : « In lumine tuo videbimus lumen. »

II. LES FAITS. — Il n'était pas nécessaire, mes frères, d'avoir recours au raisonnement pour montrer que l'Eucharistie assure le développement et le progrès de la foi; il nous aurait suffi de remarquer *l'éclat dont brille la foi chrétienne* chez ceux qui ont gardé dans son intégrité le culte de l'Eucharistie, et, au contraire, *la triste décadence* de cette même foi chez ceux qui ont nié ou amoindri le dogme de la présence réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ au Très Saint Sacrement de l'autel.

1° Par sa science et par son génie, saint Thomas d'Aquin a été l'honneur de l'Université de Paris, de la France et de l'humanité tout entière. C'est le Docteur par excellence dont les sentences font encore la loi des théologiens et des philosophes. Mais où saint Thomas a-t-il puisé sa science et éclairé son génie? Il suffirait de lire le bel Office du Saint Sacrement composé par lui pour découvrir que sa foi s'est avivée aux sources de l'Eucharistie. Lui-même l'a reconnu, d'une façon expresse. Un jour que saint Bonaventure

était venu le visiter dans sa cellule, l'illustre dominicain, charmé de l'élévation des pensées et des sentiments du disciple de saint François, lui demanda dans quels livres il avait trouvé ces considérations si pieuses et si touchantes. « Voilà mon livre, répondit Bonaventure, entr'ouvrant sa poitrine et montrant un vieux crucifix de bois usé par le frottement de ses doigts et les baisers de ses lèvres. — « Et moi, je n'en ai pas d'autre », répartit saint Thomas. C'est aux pieds du divin Crucifié que saint Thomas méditait le plus souvent, et ce Dieu crucifié il le retrouvait, il l'adorait surtout dans le tabernacle, sur l'autel, dans l'Eucharistie. Il y venait chercher la solution des questions les plus ardues. Plaçant son cahier sur la pierre d'autel, il entr'ouvrait le tabernacle, puis, se mettait en prière, réclamant avec une pieuse instance une réponse qui ne lui était jamais refusée. Jésus-Christ, en effet, était vaincu par sa foi, et ce fut à l'occasion d'une de ces visites qu'il reçut du divin Maître l'assurance qu'il avait bien parlé de Lui : « Benè scripsisti de me, Thoma. »

Tous les adorateurs de Jésus-Eucharistie ont éprouvé cette salutaire influence. Lorsque saint François de Sales était étudiant de l'Université de Paris, il communiait très souvent, et comme des amis s'étonnaient : « Je communie fréquemment, répondit-il, par la même raison qui me fait rechercher mon professeur. Ne suis-je pas un étudiant, et Notre-Seigneur Jésus-Christ n'est-il pas le grand Maître ? » Le Père Gratry rendait le même hommage à Jésus-Eucharistie lorsqu'il disait : « J'attribue à ma première communion certains développements intellectuels qui eurent lieu en moi peu de temps après. » Sans recourir à des exemples aussi illustres, que d'aveux touchants dans la vie des Saints, qui nous redisent les grâces d'illumination qui leur furent accordées au jour de la

première Communion, combien d'enfants qui se sont relevés de la Table Sainte en s'écriant : « Qu'il est beau d'être prêtre ! Oh ! je veux être prêtre, je veux être missionnaire. »

Cette salutaire influence se poursuit bien avant dans la vie ; et la foi du chrétien négligent se réveille fréquemment au souvenir de sa mère ou de sa première Communion. On voit des malheureux qui avaient résisté à toutes les exhortations se convertir au doux rappel de ce beau jour. Une étincelle du divin foyer se ranime pour illuminer les ténèbres de leur dernière heure et les éclairer en ce sombre passage du temps à l'éternité.

Et nous-mêmes, mes frères, n'avons-nous pas souvent réveillé ces heureuses impressions pour retrouver les suaves inspirations de ce grand jour et la pure lumière, la foi simple et naïve de ce printemps de notre vie ? Imposant silence au tumulte des passions et au bruit du monde, nous avons entendu l'écho de cette voix qui parlait si doucement à notre cœur. Que dis-je ? dans nos communions de chaque jour, nous venons éclairer notre vie des révélations de Celui qui est la lumière du monde, et nous retournons au devoir plus pénétrés de l'Esprit de Dieu. Peut-être même étions-nous étonnés de notre ferveur, de notre générosité, lorsque Jésus parlait et agissait en nous. De même que le Maître répondait à saint Pierre : « Ce n'est ni la chair, ni le sang qui vous a inspiré de proclamer ma divinité » ; ainsi le Père céleste répète, en abaissant sur nous un regard de complaisance : « Ce n'est ni la chair ni le sang qui vous font parler, mais c'est l'Esprit de mon Fils qui habite en vous. » Au souvenir de la multiplication du pain matériel, le peuple se pressait à la suite du Sauveur ; ainsi l'âme qui communie vit de sa pensée, recherche sa présence, et Jésus peut lui dire comme à la

foule de Galilée : « Vous me cherchez, vous me trouvez parce que vous avez mangé le pain de l'Eucharistie : Quæritis me quia manducastis de panibus. »

Oui, l'Eucharistie est toujours un principe de lumière, et c'est à la fraction du pain que notre foi s'éclaire et que nous reconnaissons notre Dieu. « Et cogoverunt eum in fractione panis. »

2^o Sans l'Eucharistie, au contraire, sans la communion, sans ce foyer de lumière et d'amour, notre foi ne tarde pas à se troubler, à s'éteindre, et notre cœur à se dessécher selon la parole du prophète : « Percussus sum ut foenum et aruit cor meum quia oblitus sum comedere panem meum. » L'histoire de l'Eglise, ou plutôt, l'histoire des sectes dissidentes ne nous fournit que trop de documents à l'appui de cette affirmation. Elle nous montre en quelles erreurs sont tombés ceux qui ont méconnu ou négligé l'Eucharistie.

Le Protestantisme, vous le savez, n'a eu d'autre inspiration que les passions humaines : pour quelques-uns, c'était le désir de s'enrichir en usurpant les biens ecclésiastiques, pour la plupart, c'était l'espoir de s'arracher au joug de la Sainte Eglise pour s'abandonner impunément à toutes les licences, à toutes les passions. Mais le dogme de l'Eucharistie se dressait devant ces convoitises comme un obstacle infranchissable, car il faut avoir les mains innocentes et le cœur pur pour s'approcher du Dieu trois fois saint. Les premiers Protestants nièrent donc la présence réelle de Notre-Seigneur au Très Saint Sacrement. Ils se flattaient néanmoins de conserver les autres dogmes de la Révélation chrétienne, mais un édifice peut-il subsister quand la pierre fondamentale a été ébranlée ? Aussi les autres vérités ne tardèrent pas à disparaître. Les Protestants ont méconnu la

Sainte Vierge, Mère de Dieu, ils ont refusé tout hommage aux saints dont l'Eglise était si fière, et enfin, ils ont nié jusqu'à la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

En Angleterre, au sein même de l'Eglise établie, le siècle dernier a vu maintenir un évêque qui ne croyait plus à l'inspiration des Ecritures et un curé qui rejetait la nécessité du baptême. En Allemagne, la majorité des Facultés de théologie protestantes reconnaissent en Jésus-Christ un grand prophète, un excitateur du sentiment religieux, mais non le Fils unique de Dieu.

On ne peut renoncer à la Présence réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ sans voir s'éparpiller dans une triste confusion le faisceau des dogmes qui forment le *Credo* catholique. Aussi toutes les consciences honnêtes s'efforcent de revenir à nos rites et à nos dogmes, et quelques-uns, plus conséquents, retournent à la Sainte Eglise, centre commun de l'unité chrétienne qui seule a les paroles de la vie éternelle parce que seule elle a conservé la foi intacte à Jésus-Christ, son divin fondateur.

Dans notre pays de France, nous trouvons aussi la preuve de cette vérité. Les diocèses qui entourent notre capitale étaient jadis peuplés de monastères et de couvents : la foi du peuple y était très ardente. Pourquoi cette foi s'est-elle attiédie ? Pourquoi la piété s'est-elle à peu près éteinte ? Les historiens sont unanimes à le dire : cette indifférence est due avant tout à l'erreur des Jansénistes, ou plutôt, à leur direction funeste qui éloignait les âmes de la Communion au lieu de les exciter à ranimer leur vertu et leur piété aux sources vives de l'Eucharistie. Et combien qui, aujourd'hui encore, perdent la foi pour avoir outragé Jésus-Christ en son divin Sacrement : l'aveuglement de l'esprit ne tarde pas à

suivre la corruption du cœur dans l'âme du sacrilège. Bientôt il ne croit plus à Jésus-Christ, il ne croit plus à l'Eglise, ni à Dieu lui-même. « Qui negat Filium, nec Patrem habet. » La communion pieuse soutient, nourrit la foi; la communion indigne la trouble et la détruit. « Mors est malis, vita bonis; — Vide parisi sumptionis. — Quam sit dispar exitus. »

Profitons, mes frères, de ces lumières du Saint-Esprit, de ces leçons de l'expérience, et, si nous voulons garder notre foi, n'oublions pas que Jésus-Christ en est l'auteur et le consommateur. « Auctorem fidei et consummatorem Jesum »; recourons à Lui, car c'est Lui toujours, Lui, le Verbe incarné, qui possède le secret de tous les mystères, qui garde les paroles de la vie éternelle. « Domine, ad quem ibimus? verba vitæ æternæ habes. »

III

Il y a quelques années, un vénérable prêtre de Rouen recevait en son presbytère la visite d'une jeune femme, qui, après l'avoir salué, lui dit sans autres préliminaires : « Monsieur l'abbé, je voudrais me convertir et revenir au Dieu de ma Première Communion. — Vous avez raison, Madame, répondit le prêtre, c'est une grâce du bon Dieu à laquelle il serait mal de résister. — Oh! une grande grâce, reprit la jeune femme, et les instruments en sont bien modestes, car c'est à un voile et à des souliers que je dois le bonheur de retrouver le bon Dieu. » Et comme le curé témoignait sa surprise, elle continua : « Jusqu'ici, j'ai vécu en dehors de la religion, et ma vie a été une suite de fautes et de péchés. Cependant j'avais été élevée par une sainte mère et j'ai

bien fait ma Première Communion. Hélas ! ma persévérance ne fut pas longue. J'eus le malheur de perdre ma mère et bientôt j'oubliais Dieu pour m'abandonner à tous les plaisirs, à toutes les ivresses. Oui, j'ai bu la coupe des plaisirs jusqu'à la lie, et la lie en est bien amère, Monsieur l'abbé, je vous assure. Hier, j'étais presque désespérée et je songeais à en finir avec la vie, lorsqu'une voisine, dont l'enfant était malade, me demanda un peu de linge. J'étais restée charitable, essayant ainsi de faire compensation et de procurer aux autres un bonheur que je ne pouvais me donner à moi-même. Je me mis donc à fouiller ma garde-robe en faveur de la pauvre femme. Au cours de mes recherches j'ouvris une vieille armoire de ma mère à laquelle je n'avais jamais touché. Quelle ne fut pas ma surprise en apercevant au fond d'un tiroir d'où s'échappait un parfum exquis, rangés avec un ordre parfait et un soin délicat, de blancs vêtements, une robe, un voile, une ceinture, des bas, des gants, toute une toilette de première communicante, et, par-dessus tout, une paire de petits souliers blancs qui semblaient n'avoir rien perdu de leur fraîcheur. Ces petits vêtements respiraient une telle paix, il s'en échappait une telle candeur que mon cœur déjà ému se gonfla et j'éclatai en sanglots. « Petits souliers, m'écriai-je en tombant à genoux, petits souliers qui m'avez conduite à l'autel, que n'étiez-vous là pour me garder dans le chemin d'innocence et de paix ! Cher petit voile, oh ! viens me cacher sous tes plis ! Qu'à ton ombre, je retrouve ma modestie d'enfant ! » Je pris une à une ces pieuses reliques, je les baisai, je leur parlai, je les inondai de mes larmes. Aujourd'hui, Monsieur l'abbé, je suis bien décidée à rompre avec le désordre. Je reprends ma vie à douze ans et je me jette dans le sein de la miséricorde divine. » Ce qui fut dit fut fait. Le

soir même, la jeune femme se rendit à l'église où le prêtre reçut l'aveu de ses fautes et la réconcilia avec Dieu. Le lendemain, elle communiait avec la ferveur de sa Première Communion. Huit jours après, elle entra au Carmel et l'année suivante, au matin de son noviciat, elle revêtit une dernière fois son voile de première communiant pour l'échanger contre le voile des fiancées du Christ.

Il serait présomptueux, mes frères, de compter sur ces coups extraordinaires de la grâce divine, mais tous nous pouvons, par le souvenir, réveiller l'émotion et la foi du beau jour de notre Première Communion et ressusciter ainsi la grâce qui nous a été donnée; ou plutôt, nous pouvons renouveler cette sainte émotion, cette foi naïve et généreuse, en communiant avec la même simplicité et la même ferveur. Si nous avons changé, Dieu ne change pas. Aujourd'hui, comme autrefois, Jésus dans l'Eucharistie reste notre lumière.

Oui, divin Jésus, nous vous adorons sous les voiles du mystère. « Jesu, quem velatum nunc aspicio », mais, nous vous en conjurons, faites qu'un jour, par le mérite de notre foi, s'accomplisse le plus ardent de nos désirs. « Oro, fiat illud quod tam sitio », et que votre divinité se révèle à nous dans la plénitude de sa lumière, « Ut te revelatâ cernens facie », afin que nous soyons admis à partager votre gloire et votre bonheur pour toute l'éternité. « Visu sim beatus tuæ gloriæ. Amen. »





Deuxième Instruction

L'ESPÉRANCE ET L'EUCCHARISTIE

Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis et ego reficiam vos.

Venez à moi vous tous qui succombez sous le poids du travail et de la douleur, et je vous soulagerai. (MATTH., XI, 28.)

MES FRÈRES,

L'EUCCHARISTIE, nous l'avons dit, est un principe de foi : elle développe cette vertu par l'exercice dont elle est l'occasion, et aussi par l'irradiation du Verbe qui projette sa clarté sur nous et nous fait participants de sa lumière et de sa science.

C'est le premier acte du renouvellement dans la vie surnaturelle. Il nous faut voir aujourd'hui comment l'*Espérance*, qui nous rapproche encore plus près de Dieu, trouve aussi son soutien et sa force dans l'Eucharistie en nous faisant attendre plus sûrement sa grâce en ce monde et sa gloire en l'autre ; il nous

faut écouter la voix qui retentit au fond du tabernacle comme jadis dans la grotte de Bethléem ou sur le sommet du Golgotha : « Venez à moi vous tous qui succombez sous le poids du travail et de la souffrance, et je vous soulagerai : Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos. »

C'est à tous, mes frères, que Notre-Seigneur adresse ces paroles de consolation et de réconfort, car tous nous souffrons, dans notre corps ou dans notre âme, dans notre intelligence ou dans notre cœur. Il est devenu banal de faire le tableau des misères humaines. Chaque siècle qui passe apporte son témoignage à la parole de Job : « L'homme est petit, il est faible, il est borné, mais sa misère est immense, elle est infinie : Homo natus de muliere, brevi vivens tempore, repletur multis miseriis. » De la terre au ciel s'élève un long gémissement auquel les philosophes et les poètes ont fait écho, et il faudrait un autre Jérémie pour pleurer sur les ruines de notre bonheur.

Ce qui est plus fâcheux, ce qui est plus pénible que la misère elle-même, c'est que l'espérance, le seul remède ou tout au moins le seul baume à nos maux, vient à disparaître de nos cœurs. Les païens racontent dans leurs fables que l'indiscrette Pandore ouvrit la boîte mystérieuse qu'un dieu lui avait confiée et qu'aussitôt tous les biens s'en échappèrent : il n'y resta que l'Espérance que l'homme mortel ne doit laisser qu'à la porte des Enfers. Aujourd'hui, on se demande avec angoisse si l'infortunée Pandore n'a pas ouvert la boîte une seconde fois et si l'Espérance elle-même n'a pas quitté la terre. Les impies blasphèment et se désespèrent; les bons se découragent, se désolent et s'inquiètent de toutes façons; tous aggravent leurs maux en supprimant le remède qui seul pourrait les guérir.

Pour retrouver cette espérance perdue, ce remède si nécessaire, venez à la vraie source, aux sources du Sauveur, venez à l'Eucharistie, et vous y trouverez, sinon la joie, du moins la consolation à tous vos maux. « *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris.* »

I

Le publicain de l'Évangile, dans la conscience des fautes commises, se tenait au pied du temple dans la confusion et le repentir, et, se frappant la poitrine, il murmurait tout bas : « Seigneur, ayez pitié de moi qui ne suis qu'un pécheur : *Propitius esto mihi peccatori.* » L'Enfant prodigue disait de même : « Mon père, j'ai péché contre le Ciel et contre vous : *Pater, peccavi in cœlum et coràm te.* Je ne suis plus digne d'être appelé votre enfant, mais du moins placez-moi au nombre de vos serviteurs. » Chez tous deux, au fond du cœur, à côté de la conscience leur misère, restait une confiance invincible en la bonté de leur Père, en la miséricorde de Dieu.

Aujourd'hui, mes frères, combien qui, au lendemain des désordres où ils s'étaient jetés avec tant de présomption, combien qui, songeant à la justice du Dieu trois fois saint, qu'ils ont follement outragé, s'écrient avec désespoir, comme autrefois Caïn : « Dieu ne me pardonnera jamais. J'ai violé sa loi avec trop d'insolence, j'ai trop longtemps blasphémé son nom, j'ai trop audacieusement persécuté son Église et ses prêtres. Non; mon péché est trop grand pour que j'en obtienne jamais le pardon : *Major est iniquitas mea ut veniam merear.* » Ou bien, dans l'excès de leur désolation et de leur frayeur, ils redisent avec saint Pierre : « Seigneur, je n'oserai pas m'appro-

cher de vous. Oh! non. Retirez-vous de moi, car je suis un pécheur. Exi a me quia homo peccator sum. »

Ainsi le pécheur, jusque dans son trouble et ses blasphèmes, rend hommage à la majesté du Dieu qui règne dans les cieux. Mais pourquoi oublier la bonté infinie de Dieu, la miséricorde inlassable du divin Sauveur qui répondit par le pardon aux larmes de Madeleine, à l'amour de Pierre, au repentir d'Augustin et qui pardonne encore chaque jour à tous ceux qui viennent chercher l'absolution au saint tribunal qui est à la fois le tribunal de la pénitence et de la miséricorde?

« Comment expier mon péché, comment rendre à Dieu l'honneur dont je l'ai frustré? s'écrie le pécheur sollicité par la grâce. Non, jamais je ne pourrai réparer l'injure que j'ai faite à Dieu. » Hélas! ce n'est que trop vrai, mes frères; nous ne saurions réparer dignement par nous-même, mais n'oublions pas que nous avons un intermédiaire auprès de Dieu, que nous avons un avocat qui plaide, qui répond pour nous au tribunal de la divine Justice : « *Advocatum habemus apud Patrem* ». — Cet avocat, cette caution, c'est le Verbe de Dieu, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même qui s'est constitué notre Rédempteur et s'est fait victime de propitiation pour nos péchés : « *Propitiatio pro peccatis nostris.* »

Au jour de la promesse de l'Eucharistie, Notre-Seigneur Jésus-Christ avait déjà fait pressentir cette fin de son sacrifice : « Le pain que je donnerai, ce sera ma chair pour le salut du monde : *Panis quem ego dabo caro mea est pro mundi vitâ.* » Au jour de l'Institution, il l'affirme solennellement en redisant : « Voici ce corps qui sera livré pour vous : *Hoc est corpus meum quod pro vobis tradetur.* Voici

le sang qui sera versé pour la rémission de vos péchés : *Hic est calix sanguinis mei qui pro vobis effundetur in remissionem peccatorum.* » Aussi, chaque jour, au saint autel, le prêtre rappelle cette vérité consolante, lorsque, au moment de la communion, il élève la sainte hostie au-dessus de nos têtes et nous dit : « Voici l'Agneau de Dieu, voici Celui qui efface les péchés du monde : *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi.* »

Ainsi donc, mes frères, quels que soient le nombre et la gravité de nos fautes, jamais nous n'avons le droit de désespérer de nous-mêmes; quels que soient les crimes de nos frères, de notre pays, de l'humanité tout entière, jamais nous n'avons le droit de désespérer du monde. Si nous nous scandalisons parfois de ce que Dieu ne brandit pas son tonnerre pour répondre aux insolences d'une impiété débordante, c'est que nous oublions qu'à tout instant du jour s'interpose, entre le monde coupable et Dieu offensé, un intercesseur qui arrête le bras de sa justice comme un fils aimé se jette parfois entre un frère prévaricateur et un père irrité, c'est que nous oublions que si le flot de l'impiété monte de la terre au ciel, chaque jour, au Saint Sacrifice de la Messe, est offerte une victime innocente et pure sur laquelle Dieu repose son regard avec complaisance : « *In omni loco offertur et sacrificatur nomini meo oblatio mundal* » Et si les bras de Moïse élevés sur la montagne suffisaient à détourner du peuple juif la colère de Dieu, quelle ne sera pas la puissance de ce divin intermédiaire qui vit au ciel et au tabernacle pour intercéder en notre faveur, « *Semper vivens ad interpellandum pro nobis* », quelle ne sera pas l'efficacité de cette divine victime à qui ses mérites infinis vaudront d'être exaucée toujours. « *Exauditus est pro suâ reverentiâ.* »

II

Au souvenir de ses péchés, l'homme avait craint de tomber sous la malédiction d'un Dieu irrité. Il reprend confiance au pied de l'autel, car il comprend que, si Jésus-Christ expie sa faute, le Père céleste le recevra dans sa grâce et sa miséricorde.

Toutefois une nouvelle inquiétude, une angoisse, plus terrible peut-être, étreint sa pauvre âme, et, après s'être défié de Dieu, il se défie de lui-même et en vient à se demander s'il est encore capable de repentir, d'amour et de vertu.

Je ne sais, mes frères, si vous avez remarqué cette contradiction des hommes de notre siècle. Jamais ils n'ont tant réclamé la liberté sous toutes ses formes, dans tous les domaines. Et pourtant, jamais peut-être la liberté n'a été autant attaquée, contrariée, niée par les écoles philosophiques. Panthéisme, matérialisme, déterminisme, scepticisme, tous les systèmes aboutissent à la supprimer. On la réclame bruyamment dans les clubs, sur les places publiques, et, lorsqu'il s'agit d'en faire usage pour soi-même, on en doute, on n'y croit plus. Parmi ces théories liberticides, il en est une assez connue de nos jours, la plus dangereuse peut-être, qui explique tous nos actes par l'atavisme. Nous ne sommes plus que des résultantes et, bon gré mal gré, nous reproduisons les vices ou les vertus de nos ancêtres. Vous connaissez la lamentable histoire de ce jeune homme qu'une mère veuve s'efforçait d'élever chrétiennement pour trouver dans sa vertu une consolation aux tristesses dont son mari l'avait abreuvée. Un jour, ce fils qui était toute son espérance eut le malheur de lire un de ces romans modernes

où était exposé le fatalisme de l'hérédité. Il n'en fallut pas davantage pour le perdre. Oubliant que le roman est l'œuvre de l'imagination bien plus que de la raison, oubliant que la grâce et la liberté triomphent des plus fâcheuses tendances et des habitudes les plus invétérées, le pauvre jeune homme sentit s'effondrer toute sa foi dans la vie et son amour pour sa mère. « Je ne résisterai pas davantage, se dit-il, aux instincts que m'ont légués mes ancêtres. A quoi bon lutter? tôt ou tard, je vivrai et je mourrai comme mon père. » Et désespérant de lui-même, il donna libre cours à ses passions.

Tous, mes frères, nous sommes exposés à éprouver, quelque jour, cette même tentation de désespoir, car tous, tant que nous sommes, nous descendons d'un père prévaricateur, tous nous avons hérité de lui une nature viciée, corrompue, inclinée au mal. Si nous n'avions appris déjà le fait de la chute originelle par les récits sacrés, nous la devinerions en sentant au plus intime de notre être un instinct puissant qui nous porte au mal. Saint Paul, ravi jusqu'au troisième ciel, éprouvait cette fièvre de la concupiscence, quand il s'écriait éperdu : « Qui me délivrera de ce corps de mort? Quis me liberabit de corpore mortis hujus. Qui mettra en équilibre ces inclinations qui me portent au mal que je ne veux pas, et qui m'éloignent du bien que je veux? Qui maîtrisera ces passions que le démon excite en moi par ses sollicitations humiliantes? Datus est mihi stimulus Satanæ qui me colaphizet. »

Voilà bien, mes frères, la plainte qui revient sans cesse de notre cœur à nos lèvres et se répète sous mille formes : « Je ne puis pas. Je ne saurais être vertueux, je ne suis pas meilleur que tant d'autres »; quand on n'ajoute pas tout bas : « La vertu est impossible et ceux qui paraissent bons, ceux que

nous appelons vertueux ne sont que des habiles et des hypocrites : Vertu, tu n'es qu'un mot! »

Il faut bien convenir avec saint Paul que la concupiscence et le démon ont une terrible puissance contre nous et nous demander où nous trouverons un contrepoids à ces penchants déréglés : « Quis me liberabit? » Mais, avec saint Paul aussi, nous devons nous répondre : « Ce qui me délivrera, c'est la grâce de Dieu par le sang de Jésus-Christ : *Gratia Dei per Jesum Christum.* » Si le Paradis terrestre a produit l'arbre de la science du bien et du mal dont le fruit a vicié notre sang, dans un autre jardin, sur le mont du Calvaire, a été dressé par Dieu un arbre de vie dont le fruit nous a vivifiés.

La science, toujours en progrès dans l'ordre de la vie physique, réussit parfois à renouveler notre chair par la greffe humaine et mieux encore à purifier notre sang en infusant dans nos veines un sang plus jeune et plus vif. Eh bien! cette transfusion du sang que les hommes essaient de pratiquer aujourd'hui pour ranimer les forces et la vie du corps, l'Eglise l'a pratiquée depuis dix-huit siècles pour le plus grand profit de nos âmes. Dans les veines de ceux dont le sang est vicié par la concupiscence native ou par des habitudes fâcheuses, elle fait couler un sang nouveau, un sang formé du sang virginal de la Vierge Marie par l'opération de l'Esprit-Saint, le sang de Jésus-Christ qui nous lave de toutes nos iniquités : « *His est sanguis qui pro vobis effunditur.* »

« Tu te demandes, ô mon âme, s'écrie saint Bernard, qui pourra contenir les mouvements sauvages de la concupiscence et t'aider à supporter l'aiguillon des passions. Rassure-toi, tu as la grâce, et sur-

tout tu as le secours du corps du Seigneur et de son sang précieux. Cette douce rosée calmera tes ardeurs et quand tu auras goûté cette volupté divine de la communion, toutes les joies de la chair te paraîtront insipides : « *Gustato spiritu, desipit omnis caro* ». De même que le flux de sang s'arrêta au contact du vêtement du Sauveur, ainsi le flux de tes passions se calmera par la communion à sa chair divine. » Quoi d'étonnant d'ailleurs, puisque le chrétien qui communie ne fait qu'un seul corps, qu'une seule âme avec Notre-Seigneur, dont le corps était soumis à l'esprit, dont l'imagination était sainte et dont le cœur était un sanctuaire de piété ?

Sous l'influence de la communion, la concupiscence s'atténue selon l'expression du Concile de Trente. « *Minuitur concupiscentiæ fomes* » ; et le démon, si habile à provoquer les occasions ou à exciter l'imagination, se voit repoussé bien loin, car il ne saurait habiter auprès du Saint des Saints. « *Non habitabit juxta te malignus* ». La seule apparition du Seigneur met ses ennemis en fuite : « *Exsurgat Deus, et dissipentur inimici ejus.* »

Les grands directeurs d'âme ont compris cette puissante efficacité de la grâce. « On chasse le diable en mettant Dieu à sa place, et l'on domine le feu de la concupiscence par le foyer eucharistique », disait saint Philippe de Néri. Et lorsque les jeunes gens venaient lui dire leur faiblesse et lui avouer leurs chutes : « Confessez-vous et communiez », disait-il, et, avec l'audace des saints, il appliquait à haute dose ce divin remède : « Confessez-vous et communiez, dit-il à l'un d'eux, et si vous avez le malheur de retomber, revenez, confessez-vous et communiez encore. » Et pendant quinze jours la lutte continua entre le courant de la nature viciée et le sang divin infusé dans cette âme, mais enfin, la grâce

triompha : « Je suis vainqueur par le sang de Jésus », s'écria-t-il. Il était converti.

Tels sont, mes frères, les merveilleux effets du sacrement de l'Eucharistie. D'ailleurs ne les avez-vous pas éprouvés vous-mêmes à des degrés plus ou moins sensibles ? Au jour de vos communions ne vous êtes-vous pas sentis moins inclinés vers les choses de la terre, plus disposés à combattre vos passions, à répondre à la grâce de Dieu et à vous abandonner à l'attrait de son saint amour ? Ah ! c'est que vous aviez en vous le Dieu qui calme le feu de la concupiscence et allume dans le cœur l'amour des choses invisibles. Au souvenir de ces jours heureux, vous répétiez avec les disciples d'Emmaüs : « Oh ! combien je sentais mes instincts terrestres se déprimer, combien je sentais mon cœur s'embraser, alors que Dieu me parlait cœur à cœur : « Nonne et cor nostrum ardens erat dum loqueretur in viâ ? »

Vous connaissez sans doute le glorieux épisode de la guerre de Cent Ans auquel on a donné le nom de Combat des Trente. Pour épargner le sang de leurs frères, trente Bretons et trente Anglais avaient accepté de représenter la fortune des deux pays dans un combat corps à corps. Vers midi, on convint d'une trêve pour manger de part et d'autre. Puis le combat reprit plus acharné. Parmi les chevaliers bretons se distinguait le marquis de Beaumanoir qui portait dans les rangs ennemis des coups terribles. Mais, au cours de la lutte, lui-même eut le bras percé par une lance anglaise. Son sang s'échappait avec abondance, et il souffrait d'une soif ardente. « Oh ! que j'ai soif ! » s'écria-t-il, dévoré par la fièvre. Et l'un de ses compagnons de répondre : « Bois ton sang, Beaumanoir. » Le marquis comprit ; et, moins pour étancher sa soif que pour s'exciter lui-même contre ceux qui l'avaient blessé, il approcha les lèvres de sa

blessure. Son courage ainsi ranimé décida de la victoire et du salut de la Bretagne.

Ce n'est pas à notre sang, qui toujours reste vicié dans son principe, c'est à son sang divin que Notre-Seigneur nous invite à puiser force et courage pour les combats de la vie. Abreuvez-vous donc à cette large plaie ouverte au côté du Sauveur, buvez au calice du salut, répondez à l'appel du Sauveur, entendez la voix du Souverain Pontife qui vous invite à communier souvent, pourvu que vos intentions soient pures et que vous songiez vraiment à aider Jésus-Christ à triompher en vous des mauvais instincts d'une nature égoïste et sensuelle. « *Bibite ex eo omnes.* »

Venez à cette source divine tempérer l'ardeur de vos passions comme vous y invite saint Jean Chrysostome. « *Si quis æstuat, hunc fontem adeat et ardorem temperet.* » Vous qui sentez votre sang bouillonner dans vos veines sous le feu de la concupiscence, ahl venez y faire couler le sang de l'Agneau sans tache, le sang virginal de l'Immaculée Conception, venez vous nourrir de ce froment qui fait les élus « *frumentum electorum* »; venez boire ce sang qui donne la virginité : « *Vinum germinans virgines* ». Et vous qui êtes tièdes, venez vous réchauffer à ce brasier, car c'est la rareté ou le peu de ferveur de vos communions qui entretient les maladies morales, qui vous rend faibles en face de la tentation. « *Ideò multi infirmi, multi imbecilles et dormiunt multi.* » Et vous qui êtes fervents, venez entretenir vos saintes ardeurs à ce foyer de charité, venez à cette table que Dieu vous a préparée, venez vous nourrir du froment des élus. « Chrétiens, disait saint Bernard, si vous n'avez plus la même ardeur pour les choses du monde, si l'envie, l'égoïsme, la sensualité ne tourmentent plus si violemment vos cœurs, rendez grâ-

ces à Jésus-Christ dans le divin Sacrement. C'est la vertu de ce sacrement qui, d'hommes de chair que vous étiez, a fait de vous des esprits célestes. »

III

Cependant l'homme n'a pas encore épuisé la série de ses plaintes et de ses inquiétudes. Il gémit surtout de se trouver seul pour agir et pour souffrir. Il ne faut pas avoir reçu beaucoup de confidences pour savoir combien cette solitude pèse à l'âme humaine au jour de la lutte et de l'épreuve. « Je suis si seul, nous répète-t-on souvent, je suis si délaissé, si abandonné. Je sens peser si lourdement cette imprécation de nos Saints Livres : « Malheur à l'homme seul : *Væ soli!* »

La vie, la vie morale surtout, c'est l'action, c'est la lutte, la lutte contre le mal, la lutte pour le bien, et l'une et l'autre sont également difficiles. Il faut se garder de toute défaillance, car un rien, un instant peut tout perdre; il faut persévérer sans se lasser dans la pratique du devoir. Devant cette loi impérieuse, l'homme se prend à trembler, il craint de fléchir; il demande du secours, mais souvent, comme le paralytique de la piscine probatique, il doit dire avec tristesse : « Je n'ai personne : *Hominem non habeo*; je n'ai personne qui me soutienne et qui m'encourage; et, si parfois quelqu'un s'approche de moi, sa bonne volonté est trop souvent impuissante : c'est un fragile roseau qui plie et parfois me blesse en se brisant. Je ne rencontre trop souvent dans le monde que mauvais exemples, séductions et scandales. Non, je suis trop faible pour persévérer jusqu'à la fin dans cette lutte de tous les instants. »

Tel est, mes frères, le cri de l'âme désolée qui ne regarde qu'en elle et autour d'elle. Mais comme la situation change pour le chrétien qui lève le regard jusqu'au tabernacle, jusqu'au Dieu de l'Eucharistie. « Ah! pauvre âme, lui répond-il, tu réclames l'appui d'un homme, mais ce secours ne saurait te suffire et je viens t'offrir le secours de ton Dieu. Je suis l'Être par essence : « Ego sum qui sum. » « Oui, c'est moi, ne crains plus, nous dit Jésus comme à ses disciples assaillis par la tempête, c'est moi. Ego sum, nolite timere. Dans l'Eucharistie je reste toujours le Dieu puissant, le souverain Maître des hommes et des choses, de la terre et du ciel. »

L'histoire raconte que César se trouvant au milieu des mers vit la faible barque qui le portait menacée par une violente tempête. Déjà les cordages se brisaient, les flots envahissaient la fragile nacelle et le pilote lui-même tremblait. Mais l'intrépide capitaine de le rassurer par ces simples paroles : « Pourquoi craindre quand tu portes César et sa fortune? Quid times? Cæsarem portas. » Lorsque nous avons communié, ce n'est pas César et sa fortune, mais Dieu que nous portons, le Dieu de qui dépendent toutes les fortunes des hommes : « Quid times? Jesum portas. » Avec lui, comment pourrions-nous trembler? A notre cri d'appel : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons », il répondra : « Pourquoi cette crainte, hommes de peu de foi? Quare dubitastis, modicæ fidei? » « Dieu est avec moi, reprend alors l'âme chrétienne, je n'ai plus peur de la lutte, de la guerre : « Bella premunt hostilia », car je compte sur la force et le secours de Dieu. « Da robur, fer auxilium », Et en effet, qui peut se comparer à Dieu? « Quis ut Deus? » Et si Dieu est avec nous, qui sera contre nous? « Si Deus pro nobis, quis contra nos? » Je puis tout en Celui qui est ma force. « Omnia possum

in eo qui me confortat! » Car celui-là c'est le Christ Jésus.

Cependant, la vertu ne met pas l'homme de bien à l'abri des épreuves. Dans cette vallée de larmes, il n'a que trop de sujets de tristesse et de désolation. La solitude alors surtout lui est à charge. Et pourtant la plupart de ses amis ont eu soin de fuir, ou, s'il s'en présente quelques-uns; leurs consolations sont souvent une charge nouvelle, selon le mot de Job : « Consolatores onerosi ». Les froides convenances ou la seule curiosité les ont amenés; parfois même les confidences que nous leur faisons sont exploitées contre nous et livrées à tous les vents de la rumeur publique.

En ces heures de solitude et de souffrance, en ces heures surtout, venez à Jésus dans l'Eucharistie, à Jésus qui nous dit : « Venez à moi, vous tous qui souffrez, vous tous qui succombez sous le poids de vos épreuves, et je vous soulagerai : Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos. » Au pied du Tabernacle, exposez-lui vos misères et goûtez ses consolations dans la visite discrète et mystérieuse, dans le cœur à cœur de la communion. En ce colloque intime, Jésus vous dira : « Et moi, n'ai-je pas été assez broyé dans mon corps sur le Calvaire et sur l'autel? n'ai-je pas été assez humilié, insulté, abandonné, trahi dans ce sacrement de mon amour? Puisque tu es devenu un autre moi-même par la communion, garde-toi bien d'être un membre susceptible, délicat sous un chef couronné d'épines. Pudeat sub spinato capite membrum fieri delicatum. »

Les martyrs étaient bien seuls, bien éprouvés dans les catacombes de Rome; les confesseurs de la Foi étaient bien durement traités dans les cachots de la Révolution; les prêtres polonais étaient bien isolés

dans les mines de la Sibérie, mais combien tous étaient consolés, relevés, fortifiés lorsque la Sainte Messe était célébrée au milieu d'eux ou lorsque Jésus arrivait jusqu'à eux dans la communion par les soins d'un diacre de l'Eglise ou de quelque Tarcisius. A l'apparition de l'Hostie Sainte, ils s'écriaient : « Dieu est avec nous ! Emmanuel ! Nobiscum Deus », et, leur cachot, leur prison ou leur mine étaient changés en paradis par la présence du Dieu de l'Eucharistie.

Ah ! mes frères, goûtez, vous aussi, combien sont douces les consolations du Sauveur Jésus en ce Sacrement. Faites vous-mêmes l'expérience qu'ont faite tant d'âmes que la Communion a consolées dans l'épreuve ou soutenues dans la voie du devoir : « Videte et gustate quam suavis est Dominus ». Aux âmes faibles, il donne le pain qui fortifie, comme chantait saint Thomas : « Dedit fragilibus corporis ferculum », et surtout aux âmes attristées, il donne la joie qu'il a voulu figurer par le symbole du vin : « Dedit et tristibus sanguinis poculum. »

Ainsi, Jésus-Hostie est présent à toutes nos épreuves, secourable en tous nos besoins, il est vraiment l'hostie de salut. « Salutaris hostia ». Mais quand arrive la grande épreuve, le suprême combat, l'agonie, alors surtout, Jésus dans l'Eucharistie, est notre suprême espérance. En cette heure critique, l'homme, éclairé par l'expérience sur la vanité des plaisirs du monde et songeant au Dieu trois fois saint à qui il devra bientôt rendre compte de sa vie, l'homme voit ses fautes dans leur vrai jour, parfois même sous une lueur plus sombre ; son corps, abattu par la maladie ou agité par la fièvre, réagit à son tour, sur son âme, et il s'affaisse ou s'exalte, en proie à l'inquiétude, au trouble, parfois même au

désespoir qui menace d'envahir son âme tout entière. Le ministre protestant viendra peut-être lui dire : « Crois et tu seras sauvé ! » Mais croire, est-ce obtenir son pardon ? Il faudrait pour lui rendre confiance une garantie plus forte que la parole humaine ou un simple texte de l'Écriture. Cette confiance le vrai chrétien, le catholique pratiquant, la trouve dans l'Eucharistie qui est véritablement pour lui le viatique du salut. « Comment Dieu ne vous pardonnerait-il pas, lui dit le prêtre, puisqu'il vous a donné et vous donne encore son Fils unique ? Voici l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde ! Voici le Dieu qui vous pardonne ! Ecce Agnus Dei qui tollit peccata mundi ! »

Rassurez-vous donc, âme chrétienne, vous qui tremblez peut-être à la seule idée de cette lutte suprême, de cette dernière souffrance. Le prêtre vous apportera pour ce pénible voyage le pain des forts, et il vous dira : « Recevez, mon frère, recevez, ma sœur, le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui vous défendra des embûches de l'ennemi et vous conduira à la vie éternelle : *Accipe frater, accipe soror, viaticum corporis Domini nostri Jesu Christi qui te custodiat ab hoste maligno et perducatur in vitam æternam.* » Et Jésus-Christ vous gardera à la mort comme il vous a gardé pendant la vie : « *Corpus Domini nostri Jesu Christi custodiat animam tuam in vitam æternam.* » Puis en songeant que vous avez reçu le pain des anges : « *Panem angelorum manducavit homo* », le pain descendu du Ciel, « *panem de cœlo, præstitisti eis* », le gage de la gloire éternelle, « *æternæ gloriæ pignus* », vous sentirez s'affermir votre espérance, et déjà vous entendrez l'écho de cette parole du Sauveur : « Celui qui mange de ce pain ne mourra jamais, il vivra éternellement : *Qui manducat hunc panem vivet in*

æternum »; et, toutes les angoisses s'étant apaisées, vous jouirez de la possession de votre Dieu, car vous le posséderez véritablement dans l'épreuve de l'exil avant de le posséder dans la patrie, en compagnie des Anges et des Saints. Les charmes consolateurs de l'espérance ne se dissiperont, ne disparaîtront que pour laisser place aux ineffables réalités que Dieu réserve à ceux qui se sont confiés en sa miséricorde.

Le prophète Elie avait accompli la mission que Dieu lui avait marquée. Sur l'autorité de sa parole le roi Achab s'était converti au Dieu de ses Pères et avait aboli le culte de Baal et chassé ses ministres. Mais on ne fait pas le bien sans s'attirer la haine des méchants. Le prophète ne tarda pas à s'en apercevoir. L'épouse d'Achab, l'impie Jézabel, qui avait entraîné son mari au culte des idoles, ne pardonnait pas à Elie cette conversion. Elle lui fit dire : « Que les dieux me maudissent si demain, à cette même heure, je ne te fais pas périr comme tu as fait périr mes prophètes. » En ce même jour Elie apprenait qu'il était abandonné de nouveau par Achab dont il avait relevé la puissance et réveillé la foi. C'en était trop pour sa faiblesse.

Cherchant à échapper aux émissaires que Jézabel avait lancés contre lui, le prophète s'enfuit dans le désert. Après une journée de marche, il tombe épuisé de fatigue à l'ombre d'un arbrisseau. « Seigneur, s'écrie-t-il, je n'en puis plus. Retirez mon âme de mon corps, enlevez-moi de ce monde : tolle animam meam. » Mais voici que pendant son sommeil, un ange descendit du ciel, qui déposa près de lui un pain mystérieux, et, touchant le manteau du prophète, lui dit : « Lève-toi, prends et mange, car il

te reste une longue route à faire : Surge, comede : grandis enim tibi restat via. » Et le prophète se leva, il mangea le pain mystérieux, et, fortifié par cette nourriture, il marcha pendant quarante jours et quarante nuits jusqu'à la montagne d'Horeb.

Voilà bien, mes frères, l'histoire de l'âme chrétienne cheminant à travers le désert de la vie, les persécutions et les trahisons du monde. Elle gémit elle aussi de ne pas se sentir meilleure que les autres, elle souffre de se sentir amoindrie, déprimée par des instincts mauvais. Elle souffre d'être seule dans la foule des méchants et elle tombe brisée, anéantie à l'ombre du premier objet venu, y cherchant distraction, plaisir, assistance ou secours, puis, déçue de nouveau, elle se tourne vers Dieu et s'écrie : « Seigneur, je n'en peux plus, j'ai assez vécu ; retirez-moi de ce monde ! Tolle animam meam ! »

Si vous avez passé par ces épreuves, mes frères, (et qui n'y a pas passé ?), si vous êtes désolés, découragés, relevez-vous comme Elie, à la parole de l'Ange du tabernacle, prenez le viatique que Dieu a mis à votre portée ; car, c'est Dieu qui nous a préparé cette nourriture, aussi douce que forte, pour le jour de la lutte et de la tribulation en ce sacrement de l'Eucharistie qui soutient notre faiblesse et nous fait participer à sa force divine. « Parasti in conspectu meo mensam adversus eos qui tribulant me. » Oui, venez vous nourrir du pain des forts, car il vous reste une longue route à parcourir, « grandis tibi restat via. » Il vous reste à marcher, à lutter, à souffrir. Fortifiés par ce pain, vous monterez sans défaillir jusqu'à la montagne du Seigneur, jusqu'à Dieu lui-même pour le posséder dans la communion éternelle des cieux.

Ainsi soit-il.



Troisième Instruction

LA CHARITÉ ET L'EUCCHARISTIE

Et nos cognovimus et credidimus charitati quam Deus habet in nobis.

Nous avons vu l'amour de Dieu pour nous et nous y croyons. (I JOAN., IV, 16.)

LA Foi nous fait croire en Dieu qui est la vérité même, l'Espérance nous incline à nous confier en sa bonté, la Charité fait mieux encore en nous invitant à nous reposer en son saint amour et achève ainsi la satisfaction de toutes nos puissances, l'intelligence, le cœur et la volonté. La Foi, l'Espérance et la Charité sont trois grandes choses, observait à ce sujet l'apôtre saint Paul, mais la Charité est la plus excellente des trois : « Fides, spes, caritas, tria hæc, major autem horum est caritas. »

Et pourtant, combien se privent de ce bien précieux, de cette joie ineffable. Si la foi languit, si l'espérance s'affaiblit, il faut bien reconnaître que cette charité qui ne doit pas s'éteindre, selon la promesse de l'Apôtre : « Caritas nunquam excidit, » que cette charité voit singulièrement pâlir son flambeau. Si les têtes sont malades de la maladie du doute et les volontés dépourvues d'énergie, les cœurs ne sont pas moins tristes et l'on peut dire comme au temps du prophète Isaïe : « Omne caput languidum et omne cor mœrens. »

Rien de plus commun que les mots « aimer », « amitié », « amour », mais rien de plus rare que la chose; ou plutôt, le plus beau de ces mots a été prostitué à une passion et à la passion la plus basse, la plus égoïste, la plus brutale, c'est-à-dire la plus opposée aux élévations, aux délicatesses, aux générosités du véritable amour dont elle a usurpé le nom.

Si nous voulons nous refaire complètement dans la vie spirituelle, il nous faut, après avoir fortifié notre foi et relevé notre espérance, venir auprès de Jésus nous retremper dans la vraie charité chrétienne qui sait se donner à Dieu « pour l'amour de lui-même et au prochain pour l'amour de Dieu. »

Ce sujet est d'autant plus important que notre conduite, notre vertu, notre bonheur dépendent de l'objet de notre affection, et voilà pourquoi Jésus nous répète avec tant d'instance, en nous montrant son cœur eucharistique : « Mon enfant, vois donc ce cœur qui a tant aimé les hommes; mon enfant, donne-moi ton cœur : Præbe, fili, cor tuum mihi. »

I

AMOUR DE DIEU

1° *Motifs.* — Pour fortifier notre foi, nous avons rappelé les principales preuves de cette vérité consolante de notre *Credo* catholique; pour affermir notre espérance, nous avons analysé nos misères physiques et morales, et nous avons montré comment Jésus, dans ce sacrement, répondait à tous les besoins de notre âme. C'était de part et d'autre un travail d'analyse et de raisonnement. Nous suivrons désormais une méthode plus facile et plus simple. Pour allumer notre charité, il nous suffira de voir l'amour de Dieu pour nous : notre cœur s'échauffera à cette douce vision comme le bois s'enflamme au contact d'un foyer ardent.

On pourrait, sans doute, ne pas abandonner l'autre méthode et démontrer, par exemple, que Dieu, en sa qualité de Créateur, que Jésus-Christ en sa qualité de Rédempteur ont un droit absolu à l'hommage de notre reconnaissance et de nos cœurs; on pourrait analyser à nouveau les sentiments de l'âme humaine, constater que notre cœur a besoin d'aimer et d'être aimé sans mesure, et que Dieu, la perfection infinie, est le seul objet digne de son affection, que Dieu, la Bonté infinie, est seul capable de lui rendre l'amour qu'il réclame en retour. Mais combien plus entraînant est la méthode employée par tous les docteurs et par tous les Saints qui consisté à faire briller l'évidence de l'amour divin qui s'impose à nos cœurs, comme la vérité s'impose à nos intelligences. « La bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ s'est révélée à nous, disait saint

Paul : Apparuit benignitas Salvatoris Nostri Jesu Christi. » « Jésus-Christ nous a aimés : Christus dilexit nos » et, tirant la conclusion logique de cet amour persévérant, il ajoutait : « Nous aimerons Dieu à notre tour, et rien ne nous séparera de l'amour de Jésus-Christ. » — Saint Jean s'écriait lui aussi : « Aimons donc Dieu, qui nous a aimés le premier : Diligamus ergo Deum quoniam ipse prior dilexit nos. » Et le divin Maître, voulant réveiller l'indifférence des hommes qui ne l'aimaient plus, s'est contenté de découvrir son Cœur Sacré à Marguerite-Marie et de lui dire : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes. »

Oui, mes frères, Jésus-Christ nous a aimés, et il nous a aimés jusqu'aux dernières limites de sa sagesse, de sa puissance et de sa bonté, il nous a aimés jusqu'à la fin, et c'est surtout dans le mystère de l'Eucharistie qu'il le témoigne : « Quum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos. »

Dieu nous a aimés de toute éternité puisque c'est par un acte de bienveillance, plus encore que par un acte de puissance qu'Il nous a tirés du néant, et il a le droit de nous dire : « Je vous ai aimés d'un amour éternel : Caritate perpetuâ dilexi te ». Au jour de l'Incarnation il nous a donné une preuve plus éclatante de cet amour en nous livrant son Fils unique : « Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret. » Le Verbe incarné, cédant à son tour à l'impulsion de cette charité divine, revêtit notre humaine nature pour nous sauver de la mort et du péché : « Amor coegit te tuus mortale corpus sumere », et il accepta de nous donner la marque suprême de l'amour en souffrant, en mourant pour nous : « Christus dilexit me et tradidit semetipsum pro me! »

Oui, Dieu nous a aimés, oui, Jésus-Christ nous a

aimés; mais c'est surtout dans l'institution du sacrement de l'Eucharistie que cet amour éclate, en ce mystère ineffable du Jeudi-Saint que sainte Madeleine de Pazzi appelait avec raison « le jour de la charité, » en ce jour où il laissa déborder sur le monde les ineffables tendresses de son cœur.

a) *Présence réelle.* — Au souvenir des prédilections de Dieu vis-à-vis de sa nation choisie, les Hébreux s'écriaient avec transport : « Il n'a pas agi ainsi pour tous les peuples : Non fecit taliter omni nationi. » Et ils avaient raison. Mais combien doit être plus vive notre reconnaissance à la pensée du don précieux de l'Eucharistie si bien appelée « la grâce des grâces » puisqu'elle contient l'auteur de la grâce, Dieu lui-même. Si la Providence a veillé sur le peuple choisi, si le Verbe de Dieu, dans sa course mystérieuse, a bondi comme un géant, pour franchir les étapes du ciel à la crèche et de la crèche au calvaire, « Exultavit ut gigas ad currendam viam », c'était pour arriver à l'Eucharistie, au tabernacle, c'était pour faire ses délices d'habiter parmi les enfants des hommes : « Deliciæ meæ esse cum filiis hominum », c'était pour rester avec nous jusqu'à la consommation des siècles : « Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi. » « Vous aviez soif de votre Dieu, semblait-il nous dire. Vous me cherchiez partout, jusque dans les plantes et dans la pierre, au jour de vos idolâtries; et moi aussi je vous cherchais, je désirais d'un grand désir de demeurer avec vous, de m'asseoir à votre table : Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum. J'ai franchi toutes les distances et voici que je viens : Ecce venio; et cette union sera éternelle : je la scellerai de mon sang, du sceau de la Nouvelle Alliance : Hic est calix novi testamenti. » Et chaque jour, à

chaque instant du jour, le Verbe de Dieu descend sur l'autel à la parole du prêtre, renouvelant par ce nouveau sacrifice l'offrande du Calvaire, et nous ouvrant le trésor infini de ses grâces; et chaque jour, à chaque instant du jour, Notre-Seigneur Jésus-Christ est là, dans nos tabernacles, réellement présent, agréant nos hommages avec plus de condescendance que les grands de la terre, ou mieux, nous invitant à les lui présenter, car lui-même nous appelle à Lui : « Venite ad me omnes »; et son appel est d'autant plus pressant que notre misère est plus grande : « Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis. »

b) *Communion.* — Les Hébreux se souvenaient, avec un légitime orgueil, du mont Sinaï sur lequel Jéhovah leur avait parlé en la personne de Moïse, des Tables de la Loi sur lesquelles était écrite la parole du Seigneur, de la manne tombée du ciel pour les nourrir dans le désert, et ils chantaient avec enthousiasme : « Non, il n'y a pas de nation qui ait des dieux qui approchent aussi près de leurs fidèles : Non est alia natio tam grandis quæ habeat deos appropinquantes sibi sicut Deus noster. » Mais nous, mes frères, comment exprimerons-nous notre reconnaissance, nous qui, dans le mystère ineffable de la communion, recevons Dieu lui-même, lorsqu'il repose en nous comme il reposait sur le cœur de saint Jean, mieux encore, comme il reposait sur le cœur de la Vierge Marie.

Oui, telle est l'union qu'a réclamée l'amour de notre Dieu et que notre imagination n'aurait jamais rêvée, que notre intelligence n'est pas capable de comprendre. Profond mystère, mes frères, que nous devons adorer, sans jamais nous lasser de chanter avec l'Eglise : « Adoremus in æternum sanctissimum sacra-

mentum »; profond mystère qui a jeté dans l'étonnement les anges du ciel et les génies de la terre. Il me semble entendre les Anges, au jour de la révélation de l'Eucharistie protester et s'écrier avec étonnement : « Quoi! Verbe divin, vous le Saint des Saints, le Seigneur des seigneurs, vous allez vous unir à une créature aussi imparfaite, aussi misérable! » Et le Verbe de répondre : « L'amour ne connaît pas les distances. Sans doute la distance est infinie, mais c'est moi qui la franchirai ». — « Eh quoi! Seigneur, vous briserez toutes les lois que vous avez marquées à la nature pour vous faire petit, pour revêtir les apparences d'un morceau de pain! » Et le Verbe de répondre : « L'amour ne calcule pas avec l'impossibilité : Amor de impossibilitate non causatur. S'il faut des miracles, je les ferai. » — « Mais votre amour ne s'arrêtera-t-il pas à la vue des ingratitude dont vous serez abreuvé? Ne voyez-vous donc pas, Seigneur, comment vous serez payé de vos bontés par l'homme prévaricateur? » — « L'amour ne calcule pas ainsi : il triomphe de l'ingratitude par un surcroît de bienfaits. Je veux vaincre l'indifférence par l'amour, je veux révéler ma bonté à cet homme pour qu'il m'aime; je veux le faire participer à ma force, à ma puissance; je veux l'aimer jusqu'au bout, jusqu'à la fin : in finem. » Et le mystère s'est accompli et le Verbe s'est fait chair : « Et Verbum caro factum est », et il a habité parmi nous : « Et habitavit in nobis. » Ce n'était pas assez pour son amour de rester avec nous au saint tabernacle, il s'est donné à nous et nous avons goûté la plénitude de sa grâce et de sa vie : « Plenum gratiæ et veritatis. »

Le Seigneur disait aux Juifs par ses prophètes : « Je vous ai aimés et vous m'avez répondu : En quoi nous avez-vous aimés? Ego dilexi vos et dixistis :

In quo dilexisti nos? » Quelle affreuse réponse, quelle noire ingratitude! Et les prophètes répliquaient : « Je vous ai arraché de la servitude de l'Égypte, je vous ai fait traverser la mer Rouge, je vous ai nourris dans le désert, j'ai mis en fuite vos ennemis... » et ils énuméraient tous les bienfaits de Dieu à son peuple. Aujourd'hui Notre-Seigneur nous dit de même : « Je vous ai aimés : Ego dilexi vos. » Certes, vous en doutez moins que jamais et vous ne direz pas : « En quoi nous avez-vous aimés? » Vous lui répondrez avec saint Jean : « Oh! oui, mon Dieu, nous croyons à votre amour, car nous l'avons vu, car nous l'avons senti : Et nos cognovimus et credidimus charitati quam Deus habet in nobis. »

Le spectacle de tant d'amour ne saurait nous laisser indifférents. Un amour sincère et dévoué impose la réciprocité. Soyons fidèles à cette loi de nos cœurs vis-à-vis de Dieu comme vis-à-vis des hommes. Selon l'expression de saint Paul : « L'amour de Jésus-Christ s'impose à nous : Charitas Christi urget nos ». Dans sa grandeur, il est admirable : « Magnus Dominus et laudabilis nimis »; mais dans sa condescendance il est plus aimable encore : « Parvulus Dominus et laudabilis nimis. » Laissons-nous donc entraîner par l'évidence, par la force de cet amour et chantons avec l'Église au jour de Noël dont le mystère se renouvelle sur l'autel : « Qui n'aimerait celui qui nous a tant aimés : Sic nos amantem, quis non redamaret? »

2^o *Qualités de cet amour.* — Et comment aimer Dieu, mes frères? La réponse à cette question est bien simple. Aimons-le comme il nous a aimés. Or, il nous a aimés sans mesure. Aimons-le donc de toute l'ardeur de notre âme. « L'abîme appelle l'abî

me, chantait le roi David : *Abyssus abyssum invocat* »; dès lors « la mesure d'aimer Dieu, c'est de l'aimer sans mesure, selon la remarque d'un Père de l'Eglise : *Modus amandi Deum est amare sine modo.* »

a) Dans l'Eucharistie, Notre-Seigneur se donne à nous *tout entier* : il nous donne son corps, son sang, son âme et sa divinité. Donnons-nous également à Lui *sans réserve*. « Mon Bien-aimé est à moi, et moi je suis à Lui : c'est la formule et la logique de l'amour : « *Dilectus meus mihi et ego illi.* »

Il ne s'agit pas d'offrir à Dieu quelques instants de prières le matin et le soir, ni même quelques actes passagers au cours de la journée; il faut que tout notre être lui appartienne et que du fond du cœur nous puissions lui dire : « Je suis votre serviteur et le fils de votre servante : *Ego servus tuus et Filius ancillæ tuæ* ». Il a droit à notre amour, il est même le seul à y avoir droit par l'autorité de sa puissance et de son amour, et, voilà pourquoi il nous déclare qu'il est un Dieu jaloux : « *Ego sum Deus zelotes.* »

Reconnaissons sincèrement ce souverain domaine et chantons du fond du cœur : « Vous êtes mon seul Maître, ô Seigneur Jésus : *Tu solus Dominus, Jesu Christe.* » N'imitons pas l'inconséquence de ces néophytes qui, au jour de leur conversion, apportaient leurs grandes idoles aux pieds des missionnaires et dissimulaient dans quelque coin de leur maison une statuette privilégiée. Donnons tout ce que nous sommes, tout ce que nous avons : nous serons toujours en dette vis-à-vis de son infinie bonté. Que notre foi, que notre amour au Dieu de l'Eucharistie l'emporte sur tout le reste, sur toutes les passions qui pourraient Lui disputer notre cœur.

b) Dans l'Eucharistie, Jésus-Christ nous offre l'exemple d'un *amour fidèle*. Quelque part que nous soyons, nous sommes assurés de nous trouver en sa présence et de pouvoir goûter le charme, la consolation et la force de son amitié. Partout où le prêtre peut pénétrer (et où ne pénètre pas le zèle du missionnaire?), sous la tente du nomade africain, sous la hutte du Tonkinois et dans les glaces de la Laponie, partout Jésus descend du ciel sur l'autel nous invitant à l'adoration et à la prière.

Ainsi devons-nous aimer Dieu *partout et toujours*. Combien de chrétiens qui oublient ce devoir et vont alternativement de Dieu au monde, selon les occasions et les milieux, qui sont chrétiens à leur foyer et païens dans leur cercle et en voyage, qui sont chrétiens par périodes selon que la lutte est plus ou moins pénible. Ce n'est pas là aimer Dieu comme il nous a aimés, ce n'est pas là se réclamer de la devise de la véritable amitié : « *Fidèles partout et toujours* : Semper et ubique fideles. »

c) Jésus-Christ nous avait aimés de toute éternité, et il nous a aimés jusqu'à *la fin* : « *In finem dilexit eos* », nous donnant ainsi le modèle de la *persévérance* dans l'amour. Il nous a aimés jusqu'à la fin de sa vie mortelle, car c'est la veille même de sa mort qu'il nous a fait le don suprême de l'Eucharistie, car c'est pour nous qu'il est mort, car c'est pour nous qu'il est ressuscité, car c'est pour nous qu'il intercede perpétuellement au ciel où il règne triomphant, et sur la terre où il s'est choisi une demeure dans nos tabernacles jusqu'à la consommation des siècles : « *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.* »

Se peut-il imaginer un amour plus constant? Non, mes frères, jamais personne n'a aimé comme Jésus-

Christ. Il est vrai que cette persévérance d'un amour plus fort que la mort n'appartient qu'à Dieu. Mais, au moins, ne cessons pas de l'aimer, aimons-le tous les jours de notre vie et ne rompons pas le contrat que si souvent nous avons renouvelé. Notre amour est-il sans repentance et sans retour? N'avons-nous pas commencé bien tard à l'aimer? Tous d'ailleurs, nous sommes en retard sur le Dieu qui nous a aimés de toute éternité et tous nous devons nous écrier avec saint Augustin : « O Dieu de mon cœur, Beauté infinie, je vous ai aimée trop tard : Sero te amavi. » Efforçons-nous au moins de ne plus perdre un instant et de regagner le temps perdu, en redisant avec l'Épouse des Cantiques : « J'ai trouvé celui que mon cœur aime, je le tiens et je ne le quitterai plus : Inveni quem diligit anima mea; tenui eum nec dimittam. »

d) Enfin, mes frères, le Jésus de l'Eucharistie, c'est *Jésus crucifié*, c'est le Jésus que prêchait saint Paul : « Jesum Christum et hunc crucifixum ». Jésus ne va pas sans sa croix : il s'immole sur la pierre de l'autel comme jadis il s'immolait au Calvaire. La souffrance, le sacrifice n'est-ce pas la caractéristique de la vraie charité qui songe, non pas à jouir, mais à se dévouer, non pas à recevoir, mais à donner, selon le mot de Notre-Seigneur : « Beatius est magis dare quàm accipere? » Le véritable amour ne va jamais sans douleur : « In amore non vivitur sinè dolore. »

Aimons donc Jésus jusqu'*au sacrifice*. Ne nous contentons pas de rechercher dans la religion, dans la communion des jouissances faciles, allons plus loin que la fraction du pain où s'arrêtent les pusillanimes, allons jusqu'à la croix avec les âmes courageuses, en un mot, aimons Dieu comme lui-même nous a

aimés le premier : « Diligamus ergo Deum quoniam ipse prior dilexit nos. »

II

AMOUR DU PROCHAIN

Le second office de la charité est l'amour du prochain.

Cet amour n'est pas moins indispensable au vrai chrétien puisqu'il est le signe dont Jésus-Christ lui-même a marqué ses disciples : « In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis si diligeritis invicem », puisqu'il est le signe auquel les païens eux-mêmes reconnaissaient les premiers fidèles qui ne formaient véritablement qu'un seul cœur et qu'une seule âme : « Multitudinis autem credentium erat cor unum et anima una », et dont la charité était à ce point éclatante qu'elle emportait leur admiration : « Voyez donc comme ils s'aiment ! »

Hélas ! mes frères, cette charité, si nécessaire pourtant, semble disparaître de nos relations : les haines, les malentendus, les coteries divisent la société. Je ne parle pas seulement des impies, des sectaires qui ne vivent que de la haine de Dieu, de son Eglise et de ses prêtres, mais je parle des chrétiens, au cœur desquels, il faut bien l'avouer, il n'y a pas assez de charité, d'union et de pardon.

Au Moyen Age, lorsque l'Eglise, toujours l'Ange de la Charité et de la Paix, avait amené deux ennemis à se réconcilier, elle les appelait tous deux à la Table Sainte, et, pour montrer combien l'Eucharistie devait être pour eux un gage de réconciliation et la garantie de leur serment, le prêtre rompait une hostie

et la partageait entre les deux communiants. Ils étaient ainsi réconciliés publiquement et devant Dieu et devant les hommes. Combien de fois, aujourd'hui encore, le prêtre serait tenté de briser l'hostie pour la partager entre des chrétiens, entre des chrétiennes qui conservent dans leur cœur des sentiments de rancune, d'aversion, de haine vis-à-vis de ceux qui viennent s'asseoir à la même table et s'identifier au même Jésus dont le sang coule dans leurs veines ! Quelle inconséquence vis-à-vis de nous-mêmes et quelle présomption vis-à-vis de Dieu qui nous déclare que la charité est son signe : « In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis si diligeritis invicem ».

L'Eucharistie remédie à ce fâcheux état, car elle nous fournit à la fois le motif et le moyen de nous aimer. « Ce sacrement, par sa vertu propre, dit saint Thomas, non seulement nous inspire l'amour de Dieu, mais il nous porte au second acte de la charité qui est d'aimer le prochain. »

1° *Motifs de charité.* — a) Les Pères nous font remarquer que Notre-Seigneur, dans ce sacrement, nous prêche l'amour du prochain par les symboles qu'il a choisis. Le vin n'est-il pas formé du jus de tous les grains de raisin confondus les uns dans les autres sous le pressoir ? et le pain n'est-il pas également formé de tous les grains de blé broyés par la meule et confondus dans une seule et même pâte ? Et la Table Sainte n'est-elle pas comme une réunion de famille où les inimitiés s'apaisent, où l'union s'affirme en la présence du père et de la mère ? Ainsi nos sens mêmes trouvent dans l'Eucharistie une prédication de charité fraternelle.

b) Mais combien plus éloquent est le souvenir des circonstances dans lesquelles Jésus institua ce divin

sacrement, combien sont plus suggestives les paroles que prononça Notre-Seigneur en ce testament suprême de son amour : « Je vous ai aimés, nous dit-il, car, voici mon corps que j'ai livré pour vous, car voici mon sang que j'ai versé pour vous. Eh bien ! en souvenir de ce que j'ai fait pour vous, aimez-vous les uns les autres comme moi-même je vous ai aimés. C'est un commandement nouveau, mais j'ai le droit de vous l'imposer après la preuve toute nouvelle que je vous ai donnée de mon amour : *Mandatum novum do vobis ut diligatis invicem sicut et ego dilexi vos.* »

c) Notre amour-propre pourrait soulever peut-être quelques objections à l'exercice de cette charité ; mais Jésus-Christ les a toutes prévenues. Il sait que les imperfections des uns, les injustices des autres ont créé entre les hommes des abîmes immenses qui sont un obstacle à la parité que réclame l'amitié. Et lui-même a voulu combler cet abîme par l'Eucharistie. Il a grandi à nos yeux le frère qu'il nous ordonne d'aimer, car dans le chrétien qui communie, nous ne devons plus voir que Jésus-Christ vivant en lui, un frère dont Jésus-Christ se porte garant : « Celui qui vous reçoit me reçoit moi-même : Qui suscipit talem in nomine meo, me suscipit. » Le maréchal de Turenne comprenait cette égalité nouvelle, lorsque, voyant son palefrenier s'écarter devant lui à la Sainte Table en disant : « Pardon, Monseigneur », lui-même fit un pas en arrière et répondit : « Passe en avant, il n'y a plus de Monseigneur ici : nous sommes tous égaux. »

Voilà, mes frères, la vraie fraternité, une fraternité qui ne dérive pas seulement d'Adam ou de Noé, mais qui se renouvelle chaque jour au contact de la chair et du sang de Jésus-Christ, notre frère à tous : « *Vos estis corpus Christi et membra de membro* ».

Si les chrétiens de la primitive Eglise s'aimaient comme des frères, c'est que chaque jour ils persévéraient dans la fraction du pain et avivaient leur charité au contact de la charité divine : « Erant perseverantes in fractione panis. »

2^o *Qualités de cette charité.* — Jésus-Christ, dans l'Eucharistie, ne se contente pas de nous inviter à l'amour du prochain, il nous y montre encore comment nous devons l'aimer.

Il y a trois manières d'aimer le prochain, où plutôt de se conduire vis-à-vis de lui. Nous laissons de côté le système par trop sommaire des égoïstes qui ne s'inquiètent pas du prochain ou ne s'en occupent que pour exploiter les autres en les rapportant à eux-mêmes.

a) Les païens, et le monde après eux (car le monde a hérité des maximes du paganisme), acceptent de traiter les autres *comme eux-mêmes vous ont traités*. Quelqu'un se montre-t-il aimable vis-à-vis de nous, soyons aimables à notre tour; se montre-t-il simplement indifférent, restons indifférents; se montre-t-il hostile, soyons hostiles. C'est de cette prétendue charité que découlent ces cruels corollaires : « Œil pour œil, dent pour dent. »

Déjà, mes frères, vous avez compris que ces procédés n'appartiennent pas à la vraie charité; ils dérivent de l'égoïsme, ne supposent aucune abnégation et n'entraînent aucun sacrifice. Un pareil calcul aboutirait à ne rien donner, à ne rien pardonner, et ce commerce de réciprocité mutuelle ne saurait porter le beau nom de la charité.

b) La charité de l'Évangile, à qui nos philosophes rationalistes font souvent des emprunts sans l'avouer, la charité de l'Évangile nous dit d'*aimer les autres comme nous-mêmes*. Elle se résume en deux maximes :

« Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit », et au contraire : « Faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fit à vous-même. » C'est la charité que l'Eglise nous rappelle chaque jour lorsqu'elle met sur nos lèvres l'*Acte de charité* : « Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces, et j'aime mon prochain comme moi-même pour l'amour de vous. »

Cette fois le prochain pourra espérer quelque bénéfice de cette charité, si le cœur répond aux paroles. En effet nous nous aimons invinciblement nous-même, et les autres pourront attendre beaucoup de notre bienveillance si nous n'oublions pas de pratiquer, au cours de la journée, l'acte de charité que nous aurons récité le matin.

c) Oui, mes frères, cette charité est belle. Mais combien plus admirable, combien plus aimable est la charité eucharistique inspirée par la présence de Jésus en nos cœurs ! En ce divin sacrement Notre-Seigneur Jésus-Christ nous élève jusqu'à l'abnégation généreuse dont lui-même nous a donné l'exemple. Ecoutez plutôt : « Je vous donne un commandement nouveau, fait-il remarquer à ses apôtres au moment de la Cène, et ce commandement, c'est que vous vous aimiez les uns les autres *comme moi-même je vous ai aimés* : « *Mandatum novum do vobis ut diligatis invicem sicut et ego dilexi vos.* »

Dès lors Jésus-Christ lui-même devient non plus seulement le principe mais le modèle, l'idéal de notre charité ; dès lors, il ne doit plus y avoir d'imperfection dans son exercice, il ne doit plus y avoir de mesure dans notre dévouement. Le Christ m'a aimé et il s'est livré pour moi : *Christus dilexit me et tradidit semetipsum pro me.* » C'est la logique de l'amour. Il nous a aimés dans la croix, dans le

sacrifice, c'est-à-dire dans la patience et dans le dévouement.

Vous savez, *la patience*, la douceur, la longanimité dont Jésus fit preuve vis-à-vis de ses disciples dont l'esprit grossier, les discussions jalouses, les ambitions terrestres, l'abandon, le reniement et la trahison le firent plus cruellement souffrir que les persécutions des Pharisiens ou les tortures des bourreaux. Et pourquoi remonter si haut? Jésus ne fait-il pas preuve de la même mansuétude dans son divin Sacrement? N'accueille-t-il pas tous les hommes, ne nous accueille-t-il pas nous-mêmes avec une persévérante bonté, malgré notre tiédeur, nos négligences, nos inconséquences et nos fautes? Dès lors il a le droit de nous dire : « Aimez les autres comme moi-même je vous ai aimés : Diligatis invicem sicut et ego dilexi vos. » Ne nous irritons donc plus pour la moindre offense, pour le moindre soupçon, ne brisons pas des relations de vingt et trente ans pour un oubli, un manquement d'un jour. Qu'en serait-il arrivé de nous si Dieu nous avait traités de cette façon, s'il nous avait aimés nous-mêmes dans la mesure étroite où nous aimons les autres? Ne donnons-nous pas plus à supporter à Dieu que les autres ne nous donnent à souffrir? Alors nous pourrions réciter sans crainte la prière que Jésus lui-même nous a enseignée et que l'Eglise met sur nos lèvres quelques instants avant de communier : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés : Dimitte nobis debita nostra sicut et nos dimittimus debitoribus nostris. »

Ne nous contentons pas, mes frères, de cette charité négative qui consiste à supporter les défauts du prochain, à lui pardonner ses fautes; soyons charitables d'une *charité agissante, conquérante qui se*

donne, se sacrifie et s'immole pour le salut des autres à l'exemple de Notre-Seigneur Jésus-Christ, victime d'amour sur l'autel comme sur la croix.

Saint Paul comprenait cette charité quand, pressé par l'aiguillon du divin amour, il disait à ses fidèles : « Je donnerai pour vous tout ce que je possède et je me donnerai moi-même pour le salut de vos âmes : *Omnia impendam et superimpendar ipse pro animabus vestris.* » Et il ajoutait ces paroles qu'on ne remarque peut-être pas assez : « Je me donnerai moi-même, et pourtant vous me témoignez d'autant moins d'affection que moi-même je vous aime davantage : *licet plus diligens minus diligar.* » Les hommes, en effet, s'habituent au dévouement et regardent bientôt comme une dette les offices de charité qu'ils acceptaient d'abord avec reconnaissance, ou bien, ils se sentent humiliés par le poids même des bienfaits qu'ils reçoivent.

Ne nous laissons pas arrêter dans l'exercice de notre charité, dans l'élan de notre zèle par la méconnaissance, l'ingratitude, la déloyauté ou la trahison. Disons avec saint Paul, ou plutôt, avec Jésus dans l'Eucharistie : « Que vous m'aimiez ou que vous ne m'aimiez pas, moi je veux vous aimer, me donner et me sacrifier pour vous. » C'est ainsi que Jésus nous a aimés dans l'Eucharistie, c'est ainsi que nous devons nous aimer.

Cette charité était nouvelle au temps où apparut Notre-Seigneur : « *Mandatum novum do vobis* », mais, grâce à Dieu, elle n'est plus nouvelle aujourd'hui, c'est la charité de tous les chrétiens fidèles à l'enseignement de l'Eglise, aux exemples de Jésus-Christ, qui savent ranimer leur zèle dans le cœur à cœur de la communion, au foyer brûlant de la Sainte Eucharistie.

Lorsque la peste sévissait à Milan, y exerçant de

terribles ravages, l'archevêque saint Charles Borromée écrivait à ses prêtres qu'il entraînait par son héroïque exemple : « Si la crainte du péril et de la mort vous effraie, montez à l'autel et quand Dieu se sera donné à vous, vous vous souviendrez que vous devez vous donner vous-même, puisque Jésus-Christ est le gage de votre immortalité. » Plus de deux cents prêtres, fidèles à Dieu et à leur archevêque, moururent victimes du fléau, ou plutôt martyrs de leur dévouement.

Au contraire, la charité a disparu, en même temps que la foi, du cœur de ceux qui ont déserté l'Eucharistie. En 1831, le choléra sévissait à Dublin. Les ministres anglicans, dans la crainte de la mort, refusaient de visiter leurs coreligionnaires, et comme ceux-ci s'étonnaient d'être ainsi abandonnés, au jour de l'épreuve, l'archevêque protestant de Dublin leur répondit : « Vous vous plaignez de ne pas voir à votre lit de mort vos pasteurs, vos ministres ou vos évêques, comme les catholiques ont à côté d'eux leurs pasteurs et leurs ministres. Mais souvenez-vous donc qu'il n'est pas nécessaire que nous soyons près de vous, car vous êtes sauvés par la foi et l'espérance. Ne trouvez donc pas mauvais que nous n'exposions pas inutilement notre vie qui est nécessaire à la société et à notre famille. » Et pendant que les évêques protestants s'excusaient impudemment d'abandonner leurs ouailles, Mgr de Quélen, archevêque de Paris, exhortait ses prêtres à se sacrifier à l'exemple de Jésus-Hostie : « Le moment est venu de montrer au pauvre peuple que nous sommes toujours ses amis, leur disait-il. On croirait que Dieu a permis cette calamité pour réconcilier le peuple avec le sacerdoce. » Et il ajoutait : « Si parfois la crainte de perdre la vie vous effraie, allez à la source de vie, et quand un Dieu se sera donné à

vous, vous ferez l'aumône de tout ce que vous avez aux malheureux que le fléau vient d'atteindre. » C'était le langage de saint Charles Borromée, ou plutôt, l'éternel langage de l'Eglise catholique.

Voilà, mes frères, comment savent aimer, comment savent vivre et mourir ceux qui ont compris la charité du Sauveur qui s'immole chaque jour pour ceux qu'il aime en donnant à tous ce grand témoignage et ce grand exemple qui est de mourir pour ceux que l'on aime : « *Majorem charitatem nemo habet ut animam suam ponat quis pro amicis suis.* »

En présence de Jésus-Eucharistie, faites un retour sur vous-mêmes, mes frères, et demandez-vous comment vous avez compris et pratiqué la charité qu'il vous prêche en ce divin sacrement. Reportez-vous par l'imagination et le souvenir à cette scène si touchante où l'amour de saint Pierre répondait, par l'effort généreux de son cœur, à la miséricordieuse bonté dont Jésus avait fait preuve vis-à-vis de son disciple repentant.

C'était quelques jours après la Résurrection. Jésus s'entretenait avec les apôtres qui tous s'empressaient autour du Maître, lorsque tout à coup, s'adressant à Pierre : « Pierre, lui dit-il, Pierre m'aimes-tu ? Diligis me ? » Notre-Seigneur voulait donner, au chef de son Eglise, l'occasion de réparer la faute de son reniement en proclamant publiquement son amour. « Seigneur, vous le savez bien », répondit le disciple maîtrisant son émotion et sa surprise. Et Jésus de reprendre sa question jusqu'à trois fois : « Pierre, m'aimes-tu ? Diligis me ? » Et Pierre inquiet, s'imaginant peut-être que le Maître doutait de lui et gardait le triste souvenir de la faute dont il croyait avoir trouvé le pardon dans ses larmes et dans le regard

de Jésus, Pierre se sentit plus troublé, et de son cœur oppressé s'échappa cette protestation de foi et d'amour : « Seigneur, vous savez tout, vous savez donc que je vous aime : Domine, tu scis omnia, tu scis quia amo te. »

Aujourd'hui mes frères, Notre-Seigneur vous pose à tous cette même question; il vous la pose avec plus d'insistance quand vous approchez plus près de lui dans son sacrement d'amour : « Mon enfant, m'aimez-vous? Diligis me? » Il nous faut pouvoir répondre avec saint Pierre : « Seigneur, vous qui savez tout, vous savez que je vous aime. » Hélas! n'est-ce pas précisément parce que Notre-Seigneur sait tout, qu'il sait que nous ne l'aimons pas, que nous ne l'aimons qu'imparfaitement, que nous avons telle attache que nous ne voulons pas lui sacrifier, telle occasion que nous ne voulons pas éviter, tel défaut que nous ne voulons pas corriger. Aujourd'hui, du moins, à la lumière de l'Eucharistie, sondons nos cœurs et nos reins et promettons de nous convertir, de changer de conduite, et, du fond du cœur, formons un acte de contrition sincère afin de pouvoir répondre en toute vérité : « Seigneur, vous qui savez tout, vous savez que je vous aime : Domine, tu scis omnia, tu scis quia amo te. »

« Si vous m'aimez, poursuivra Notre-Seigneur, si vous m'aimez, paisez mes agneaux, paisez mes brebis : Si diligis me, pasce agnos, pasce oves. » Ce ne sera évidemment pas pour vous investir d'un pouvoir de juridiction comme le chef des apôtres, mais ce sera pour vous ordonner d'étendre jusqu'à vos frères malheureux l'amour que vous déclarez éprouver pour Lui : Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem sicut et ego dilexi vos. »

Laissons s'exercer sur nous cette souveraine influence de l'amour divin et puisons aux sources du

Sauveur Jésus assez de charité pour la faire déborder ensuite sur nos frères en fruits d'édification et de zèle. A cette charité fraternelle Dieu reconnaîtra, le monde aussi reconnaîtra que nous sommes les disciples de l'Eucharistie.

Aimons Dieu, aimons-nous les uns les autres. Vivons de cette charité, venons la ranimer souvent au foyer de la Sainte Communion, et alors, selon l'énergique expression de saint Paul, ni les tentations de la vie, ni les affres de la mort ne pourront éteindre cet amour scellé par le sang de Jésus-Christ : « Neque mors neque vita poterit nos separare a charitate Dei quæ est in Christo Jesu Domino Nostro » ; au contraire, la mort sera pour nous un surcroît de vie : « Mihi vivere Christus est », une initiation à la vraie vie de l'éternité, un véritable progrès « et mori lucrum » car la charité ne meurt pas, et, au ciel, nous continuerons d'aimer Celui que, dès cette terre, nous aurons choisi pour partage : « Deus cordis mei et pars mea Deus in æternum. »

Amen.





Quatrième Instruction

LA VIE EUCHARISTIQUE

Sicut misit me vivens Pater et ego vivo propter Patrem, et qui manducat me et ipse vivet propter me.

De même que je vis pour mon Père qui m'a envoyé, de même, celui qui me mange, doit vivre pour moi. (JOAN., VI, 58.)

AU cours de ce *Triduum eucharistique*, vous vous êtes renouvelés, dans la vie surnaturelle, vous avez ranimé dans vos âmes les grandes vertus de *Foi*, d'*Espérance* et de *Charité*; mais ces vertus, par leur nature même, demandent à agir, à produire des actes, car elles sont avant tout des forces. D'ailleurs la foi qui n'agit point n'est pas une foi sincère, l'espérance doit marcher à la possession de son objet, et l'amour qui ne va pas jusqu'au sacrifice n'est pas digne de ce nom.

Ce matin, dans la communion, vous avez reçu le

pain de vie, Jésus-Christ lui-même, l'auteur de la vie, la vie par essence, qui vous répète comme à ses apôtres : « Ego sum panis vitæ », « Ego sum vita ». Mais Jésus-Christ est-il venu simplement en vous pour y passer quelques instants, et vous rendre une courte visite ? Non, mes frères, il est venu pour demeurer en vous, pour vivre en vous. Or, l'essence de la vie, c'est le mouvement, c'est l'action : « Vita est in motu. » Il vous faut donc vous mouvoir, il vous faut donc agir sous l'influence de l'Esprit de Dieu, il vous faut vivre de la vie de Jésus-Christ, en mettant vos œuvres en parfaite harmonie avec le principe divin qui, désormais, doit animer tous vos actes.

Si Dieu a envoyé son Fils dans le monde, c'est pour que nous vivions par Lui, selon le témoignage de saint Jean : « Filium suum unigenitum misit Deus ut vivamus per eum ». L'Eucharistie n'a pas d'autre fin, car elle est l'Incarnation continuée jusqu'à la fin des siècles. Dès lors, pour répondre à la pensée de Dieu, à la volonté manifeste de Jésus lui-même, il nous faut vivre de sa vie, il nous faut progresser dans cette vie divine. Du fond du tabernacle, comme dans ses prédications en Galilée, il nous répète : « Je suis venu pour que vous ayez la vie en vous et pour que vous l'ayez chaque jour plus abondante : Veni ut vitam habeant et abundantius habeant. » C'est la pensée qu'exprimait saint Thomas d'Aquin quand il résumait les effets de l'Eucharistie en ce mot énergique et précis : L'Eucharistie excite à l'action, *Eucharistia movet ad actum*.

Que la grâce de Dieu achève l'œuvre de cette rénovation spirituelle en vous faisant comprendre aujourd'hui la nécessité de vous montrer dignes de Dieu : « Ut ambuletis dignè Deo. » Que vous por-

tiez des fruits de salut et que ces fruits demeurent en vos âmes : « Ut eatis et fructum afferatis et fructus vester maneat. »

I

CONSIDÉRATIONS

Le chrétien, au témoignage des Saints Pères, est un autre Jésus-Christ : *Christianus alter Christus*. Cette parole signifie tout d'abord que le chrétien, fils adoptif de Dieu, reçoit, par le baptême, la grâce de Jésus-Christ qui le fait participer à la nature divine : *divinæ consortes naturæ*, selon le mot de saint Pierre. Mais pour le chrétien qui a communié, cette parole est plus exacte encore, puisque, dans la sainte Communion, nous recevons l'Auteur même de la grâce qui vient augmenter, d'une manière merveilleuse, cette vie surnaturelle qui nous rend semblables à Lui.

1° L'arbre qui plonge ses racines dans la terre puise dans le règne minéral des sucres qu'il transforme en sa propre substance; l'animal trouve dans le règne végétal les aliments qu'il s'assimile; de même, l'homme profite de toutes les richesses accumulées dans les règnes minéral, végétal et animal. Telle est la loi qui veut que la nature supérieure domine et transforme en sa substance les aliments qu'elle absorbe.

Vous pressentez déjà, mes frères, ce qui se passera lorsque l'homme s'approchera de la Sainte Table, du sacrement de l'Eucharistie, où Dieu, par un mystère de puissance et d'amour, lui a préparé sa

chair en nourriture et son sang en breuvage : « *Caro mea verè est cibus et sanguis meus verè est potus* ». La loi de la nature reste la même, mais combien son application diffère ! Les rôles, en effet, sont changés. Le pain des Anges, le pain vivant descendu du ciel est d'une nature supérieure à la nature humaine et dès lors, c'est Jésus-Christ qui transforme l'homme en Lui : « *Celui qui me mange, vit par moi : Qui manducatur me, et ipse vivet propter me.* » Déjà nous pouvons dire avant le jour de la Résurrection que notre nature corruptible et périssable a revêtu la sainteté et l'immortalité du Dieu trois fois saint : « *Oportet corruptibile hoc induere incorruptionem, et mortale hoc induere immortalitatem.* » La nature humaine doit disparaître, avec ses imperfections et ses vices, pour laisser grandir et régner Jésus-Christ : « *Oportet illum crescere me autem minui.* »

2° Si quelques-uns pensaient que nous exagérons en appliquant à l'union avec Dieu cette loi de notre nature, nous pourrions les renvoyer à l'Évangile où Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même a fait ressortir cette vérité par une comparaison d'une simplicité saisissante et merveilleusement appropriée au sacrement d'Eucharistie.

Le divin Maître venait de communier les apôtres de sa propre main. Voulant sans doute leur faire comprendre l'union qu'ils avaient contractée avec Lui, il leur dit : « *Je suis la vigne : Ego sum vitis ; et vous, vous êtes les rameaux : Vos palmites. De même que les rameaux n'ont de vie que par la vie de l'arbre, de même, vous ne pouvez vivre que de ma vie et par moi : Sicut palmes non potest ferre fructum a semetipso nisi manserit in vite, sic nec vos nisi in me manseritis. Si quelqu'un de vous vient à briser cette*

union, si quelque rameau se détache, il desséchera et sera jeté au feu : *Si quis in me non manserit mittetur foras sicut palmes et arescet. Au contraire, celui qui reste uni à moi comme le rameau l'est à la vigne, celui-là portera des fruits abondants : Qui manet in me et ego in eo, hic fert fructum multum, quia sine me nihil potestis facere. »*

Si donc il est déjà vrai de dire que la grâce sanctifiante reçue au baptême nous unit à Jésus-Christ et fait circuler en nous la vie surnaturelle dont il est la source, à plus forte raison devons-nous le dire de la sainte Eucharistie où nous recevons, non plus seulement ses mérites, mais sa propre personne. Saint Paul, dans une comparaison expressive, disait que nous sommes entés sur l'Homme-Dieu, que nous vivons de la même vie, de la même sève. C'est l'Eucharistie surtout qui réalise cette greffe mystérieuse et qui met le sauvageon sur le bon arbre pour lui en communiquer la vertu : *« Tu cum oleaster esses, insertus es, et socius radicis et pinguedinis olivæ factus es. »*

Dès lors Dieu a le droit de s'attendre à trouver en nous des œuvres dignes de cette vocation sublime, Il a le droit de s'attendre à cueillir des raisins au jour de la vendange : *« Expectavi ut faceret uvas »*, comme disait Isaïe au peuple juif; et, si cette attente était déçue, s'il constatait que nous n'avons produit que des œuvres viciées, il pourrait nous redire comme aux Juifs : *« Ma vigne n'a produit que des raisins sauvages : Et fecit labruscas. — J'espérais n'avoir à compter que des actes inspirés par la justice et la piété : Exspectavi ut faceret iudicium »* poursuivra-t-il avec le prophète, et je ne vois que des œuvres d'iniquité : *Et ecce iniquitas; j'attendais des œuvres de salut : Et iustitiam, et je ne vois que trouble et désordre : Et ecce clamor. »*

Qu'il n'en soit pas ainsi de nous, mes frères. Restons attachés à l'arbre de vie, à la vigne choisie, et vivons de sa vie comme le rameau adhère à l'arbre, selon la loi de la nature et le précepte de Dieu : « Qui manducat me et ipse vivet propter me. »

3° Pour mieux nous faire comprendre les devoirs de la vie eucharistique, le divin Maître a affirmé en termes plus catégoriques encore l'union réalisée par ce sacrement que nous appelons si justement « la *Communion* ». « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, dit-il, celui-là demeure en moi, et moi je demeure en lui : Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem in me manet et ego in illo. » Et il ajoute : « Si vous ne mangez ma chair et si vous ne buvez mon sang, vous n'aurez point la vie en vous : Nisi manducaveritis meam carnem et biberitis meum sanguinem non habebitis vitam in vobis. »

Ainsi, mes frères, par la communion, Jésus devient notre vie, il pénètre notre chair de sa chair sacrée, il vivifie notre sang de son sang divin. En ce moment surtout nous pouvons proclamer que « nous avons en Lui l'être, le mouvement et la vie : « In ipso vivimus, movemur et sumus »; alors surtout nous sommes de sa famille, de son sang, comme disait saint Paul à l'Aréopage : « Ipsius et genus sumus ».

Au jour de l'Incarnation, le Verbe de Dieu, en prenant un corps semblable au nôtre, a défié l'humanité tout entière et l'a élevée jusqu'à Lui : « Factus est Deus homo ut fieret homo Deus »; mais en descendant en nous par la communion, il divinise chacun de nous en particulier, selon cette autre parole de saint Augustin : « Dominus angelorum factus est homo ut panem angelorum manducaret homo. » Et, par ce miracle ingénieux de l'amour divin, Satan

voit s'accomplir au profit de l'homme la prophétie perfide qui avait trompé Adam et Eve : « Vous serez comme des dieux : Eritis sicut dii » ; et le Père céleste rexit avec complaisance cette parole dont l'ironie douloureuse fut le premier châtiment d'Adam coupable : « Voici qu'Adam est devenu comme l'un d'entre nous : Ecce Adam quasi unus ex nobis factus est. »

II

EXEMPLES

Voulez-vous mieux comprendre encore, mes frères, la puissance, l'efficacité divine de l'Eucharistie ? Voyez Jésus-Christ vivre dans ses saints et produire en eux les œuvres admirables qui révèlent le principe qui les anime. — Un empereur romain, fatigué de verser le sang des chrétiens, avait imaginé de s'attaquer à tous les manuscrits de l'Évangile. Il fit brûler tous ceux qu'il put découvrir, espérant bien détruire la religion chrétienne en enlevant aux fidèles la règle de leur foi. Mais Tertullien lui répondit fièrement : « Brûlez tous nos manuscrits ; peu nous importe ; car jamais vous ne parviendrez à faire disparaître l'Évangile : il n'est pas seulement écrit sur le parchemin, mais dans le cœur et la vie de nos frères qui sont des *Évangiles vivants*. » — Or, ces chrétiens de la primitive Église, avaient puisé leur foi et leur vertu dans la Sainte Eucharistie, car l'histoire rapporte qu'ils communiaient chaque fois qu'ils assistaient au saint sacrifice de la Messe.

De même les apôtres trouvaient dans l'Eucharistie la patience et la force surhumaines qui leur étaient

nécessaires pour agir et pour souffrir. Ce n'est plus moi qui vis, s'écriait saint Paul, c'est Jésus-Christ qui vit en moi : Vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus. » Et de fait, après la communion, après la messe, sur son cœur ardent il sentait battre le Cœur de Jésus-Christ lui-même. Le Cœur de Jésus-Christ ne faisait qu'un avec le cœur de Paul : « Cor Pauli erat cor Christi. »

Les missionnaires des temps modernes ont animé au même foyer de vie et leur ardeur et leur zèle. « C'est l'Eucharistie qui m'inspire le courage de me donner comme Jésus-Christ, témoignait St François Xavier au moment de pénétrer dans les Indes. Je n'ai plus peur de l'immensité des pays à parcourir pour atteindre les Infidèles, quand je songe que Jésus-Christ, mon Dieu, franchit chaque jour une plus grande distance pour descendre du ciel jusqu'à moi. » Saint Pierre Claver, apôtre des nègres, pensait de même le jour où, descendant de l'autel, il écrivit sur son carnet cette formule de serment : « Moi, Pierre Claver, je fais vœu de me consacrer jusqu'à mon dernier soupir au service des pauvres nègres captifs. A l'exemple du Dieu qui vient de se faire esclave du cœur de Claver, Claver, toi aussi tu seras esclave. »

C'est dans la communion que les martyrs ont trouvé la force de résister à toutes les séductions et à toutes les menaces, de braver la dent des bêtes féroces et la cruauté des bourreaux, dans l'humble hostie qu'on leur apportait jusque dans leur cachot. Ce même pain des forts soutient encore aujourd'hui les confesseurs de la Foi en Extrême Orient, au milieu des dures épreuves que leur suscite la cruauté des Chinois. Dans les rapports officiels, les mandarins constatent fréquemment que les chrétiens s'obstinent surtout dans leur erreur sous l'influence « *d'un pain*

enchanteur et mystérieux. » Ce pain enchanteur et mystérieux, c'est Jésus qui vient à eux sous les voiles de l'Eucharistie, qui reste fidèle à sa promesse de répondre pour ses fidèles au jour où ils doivent parler à leurs juges et souffrir persécution à cause de Lui.

Et la vaillante fille qui a nom Jeanne d'Arc, dont tous célèbrent à l'envi les vertus et à qui votre piété a élevé un autel dans cette église, où trouva-t-elle le courage de répondre à son étrange vocation, de quitter ses parents pour suivre les armées, de lutter contre tous les obstacles que la méchanceté des hommes opposait à sa mission, de souffrir et de mourir comme une sainte, comme une Fille de Dieu, sans se laisser ébranler et désespérer par l'abandon des siens ou la perfide cruauté de ses bourreaux? Sans doute dans le témoignage de ses Voix, mais aussi dans la Communion qu'elle recevait dans sa petite enfance avec une piété angélique, dans la communion qu'elle réclamait au jour des combats et surtout dans cette communion dernière que ses juges n'osèrent lui refuser sans songer peut-être qu'ils donnaient à leur victime une absolution publique de ses crimes prétendus, et qu'ils se condamnaient eux-mêmes devant l'opinion et devant l'histoire. Oui ce fut l'Eucharistie, comme le remarque l'Eglise dans l'office de Jeanne d'Arc, ce fut l'Eucharistie qui soutint la vaillante Pucelle dans ses combats et jusqu'au martyre : « *Refectos pane cœlesti qui toties Beatam Joannam aluit ad victoriam.* »

C'est à cette même source divine que les prêtres, les religieux, les religieuses des divers Ordres puisent la patience nécessaire pour résister aux inclinations auxquelles ils ont renoncé au jour de leurs vœux, et la force de se dépenser envers et contre tous à la grande œuvre de la gloire de Dieu et du

salut des âmes; c'est là que chaque jour ils renouvellent et leur jeunesse et leur énergie qui s'épuiseraient bientôt au contact des intrigues de la terre. Le fondateur des Filles de la Charité, saint Vincent de Paul, connaissait bien cette souveraine efficacité de la Communion lorsqu'il disait à ses Filles : « Mes enfants, quand vous sentirez le combat de la grâce et de la nature s'élever dans votre cœur, allez à la Table Sainte, et quand Dieu se sera donné à vous, vous serez fidèles aux pauvres en vous donnant à leur malheur. » — « Comment ces femmes peuvent-elles suffire à pareille besogne? » disait le Czar au général Péliissier, le vainqueur de Malakoff, en voyant le zèle que déployaient les Filles de Charité au service des blessés de Crimée. Et le général de répondre : « Majesté, elles viennent du pays où l'on communie. »

Les chrétiens de tout âge, de toute condition ont éprouvé cette sainte influence de Jésus vivant en eux. Lorsque la tentation se présente, ils répondent avec le général de Sonis, ce grand chrétien et ce brave soldat : « Quand on a Dieu dans son cœur on ne capitule pas. » Au contraire on avance chaque jour de vertu en vertu. « Comment pourrais-je rester le même après avoir reçu un Dieu qui veut que je devienne semblable à Lui? » disait le pieux élève de Fénelon, le jeune duc de Bourgogne, au lendemain de sa première communion. Les néophytes de nos missions lointaines ont cette même foi en la force de l'Eucharistie, lorsqu'ils disent à leurs missionnaires : « Oh! jamais nous n'aurons plus besoin de nous confesser, car c'est Jésus, c'est le Dieu trois fois saint qui, désormais, vivra en nous. »

III

COROLLAIRES PRATIQUES

Voilà, mes frères, comment doit vivre Jésus-Christ, comment Il vit en ceux qui communient. Mais ne nous bornons pas à distraire notre esprit par de pieuses considérations, ne nous contentons pas même de nous édifier par le spectacle d'exemples héroïques; arrivons à des conclusions pratiques qui nous fassent mener une vie en harmonie avec ce que Dieu demande de nous, une vie qui ne contraste pas trop avec ce que furent nos aînés.

Les philosophes païens, après avoir enseigné à leurs disciples la nature et la destinée de l'homme, concluaient : « Maintenant, ô homme, connais-toi toi-même : Nosce teipsum »; et ils les invitaient à vivre raisonnablement pour ne pas déroger à la dignité humaine. Les Pères de l'Eglise ont suivi la même méthode. Après avoir exalté les grandeurs du chrétien, ils lui ont dit avec saint Léon le Grand : « Et maintenant, ô chrétien, reconnais la dignité par ta fidélité à la foi et par l'honneur de ta vie : Agnosce, christiane, dignitatem tuam. »

Elle est grande, en effet, la dignité du chrétien, elle est grande surtout la dignité du chrétien communiqué, car il ne fait plus qu'un avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, car il devient un porteur de Christ, un Christophore, ou plutôt, il devient un autre Christ. Mais ne l'oublions pas « noblesse oblige ». Aussi l'apôtre saint Paul disait aux fidèles : « Voyez votre vocation, mes frères : Videte vocationem vestram, fratres, » et saint Pierre ajoutait : « Efforcez-vous, par vos œuvres, de vous montrer dignes de cette grâce de

choix : *Satagite ut per bona vestra opera certam vestram vocationem et electionem faciatis.* »

Par la sainte Communion, Dieu est réellement en vous. Dès lors, tous vos sentiments, toutes vos actions doivent s'inspirer de cette divine présence. Au cours de la vie, dans l'appréciation des personnes et des choses, il vous faut appliquer la devise de saint Ignace : « *Quid hoc ad Deum?* » Qu'est-ce que cela par rapport à Dieu, par rapport à Jésus qui réside en moi? Car je ne dois plus avoir d'autres idées, d'autres sentiments, d'autres actes que ceux qui émanent de l'inspiration de mon Jésus : « *Hoc sentitè in vobis quod et in Christo Jesu.* »

1° *Eviter le mal.* — Le chrétien communié doit fuir jusqu'à l'ombre du péché et répondre au démon qui le sollicite avec l'autorité de Jésus-Christ lui-même : « *Retire-toi, Satan, tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu : Vade retro Satana; non tentabis Dominum Deum tuum.* » Vous ne pouvez pas boire au calice du Seigneur et au calice du démon, disait saint Paul à ses chrétiens : « *Non potestis calicem Domini bibere et calicem dæmoniorum.* » Vous ne pouvez pas vous asseoir à la table de Jésus-Christ et à la table de Satan : « *Non potestis mensæ Domini participes esse et mensæ dæmoniorum.* » Vous ne le pouvez pas : « *Non potestis* », car il n'y a pas d'entente possible entre le Christ et Bélial : « *Non est consensus Christi et Belial.* » Non je ne veux pas qu'après avoir participé au banquet sacré, vous alliez prendre votre part des plaisirs coupables : « *Nolo vos socios fieri dæmoniorum.* »

C'est le fier langage que tenait un général romain à un jeune patricien qui, oublieux des traditions de sa noble famille, avait jeté son bouclier et fuyait lâchement devant l'ennemi : « *Change de conduite*

ou change de nom, lui dit-il : *Muta morem aut muta nomen.* » Et le jeune homme, à cette évocation de ses glorieux ancêtres, reprit son bouclier, et son courage décida de la victoire.

Portons noblement notre nom de chrétien, soyons en tout dignes de notre Dieu. Que ces yeux qui ont contemplé la blanche hostie ne s'abaissent jamais sur des objets indignes de notre sublime destinée ! Que cette langue qui a reçu Celui qui est doux et humble de cœur ne s'élève point en paroles de médisance ou en cris d'orgueil ! Que ces mains qui ont soutenu la nappe de communion ne se prêtent point à des œuvres d'iniquité ! Que ces pieds qui vous ont dirigés vers la table sainte ne vous égarent pas dans les sentiers du vice ! Que ce cœur qui a battu sur le cœur du Dieu trois fois saint ne nourrisse que des sentiments chastes et purs ! En un mot, que tous vos membres servent d'instruments à l'action de Jésus-Christ auquel ils appartiennent, car vous êtes les membres du corps de Jésus-Christ : « *Vos estis corpus Christi et membra de membro.* » Oh ! ne reprenez pas à Dieu ce que vous lui avez donné, n'allez surtout jamais prendre le corps de Jésus-Christ lui-même pour le prostituer dans le péché ; oh ! non, jamais ! Car vous encourriez toutes les malédictions de l'Apôtre : « *Tollens ergo membra Christi faciam membra meretricis ! Absit !* »

2° *Faire le bien.* — Mes frères, ne vous contentez pas de ne pas faire le mal, de ne pas pécher contre le Seigneur votre Dieu. C'est là une vertu purement négative. Que diraient les parents d'un enfant qui se contenterait de ne pas les injurier et ne consentirait à leur rendre aucun service ? Et pourquoi Dieu, notre Créateur et Maître serait-il moins exigeant ? Ap-

pliquez-vous donc à produire des actes de vertu et accomplissez toute la loi qui nous dit d'éviter le mal et de faire le bien : « Declina a malo et fac bonitatem. »

Souvenez-vous que la vie est dans le mouvement, le développement et le progrès, et faites valoir le principe divin qui est en vous. « J'ai cru et j'ai parlé, chantait le saint roi David : Credidi, propter quod locutus sum. » Dites de même : « J'ai cru et je veux vivre, je veux agir; je veux vivre de Jésus-Christ, je veux agir par Jésus-Christ : Mihi vivere Christus est. » Est-ce communier véritablement que de s'absorber pendant quelques minutes dans la présence de Jésus pour reprendre bientôt son train de vie ordinaire? Non; communier, c'est s'unir à Lui pour toujours, c'est Le garder et produire avec Lui des fruits de salut : « Qui manet in me et ego in eo, hic fert fructum multum. »

a) Soyez fidèles au Dieu de l'Eucharistie, pour témoigner votre reconnaissance à Notre-Seigneur qui, dans ce sacrement, vous a comblés d'honneurs et de grâces. Il serait mal de contrister le cœur d'un aussi bon Maître, de celui qui nous a appelés ses amis. Les blasphèmes de l'impie lui sont odieux, l'indifférence de la foule ignorante lui est pénible, certes, mais combien les négligences et les inconséquences de ses fidèles l'attristent davantage! C'est à eux qu'il disait par son Prophète : « Si mon ennemi avait mal parlé de moi, je l'aurais encore supporté; mais pourquoi me faire de la peine vous qui ne faisiez qu'un avec moi? Tu vero homo unanimes! le jour où vous êtes venu partager mon festin et vous asseoir à ma table, au jour de la communion : Qui simul mecum dulces capiebas cibos. Pouvais-je m'attendre à pareille ingratitude? »

Consolez son cœur, au contraire, par le spectacle

de votre fidélité. Qu'il puisse vous proposer à l'admiration des incroyants, comme jadis il montrait son serviteur Job à Satan lui-même. Qu'il reconnaisse en vous l'effet de son sang divin et redise, comme ce vieux chevalier, à la nouvelle des exploits de son fils : « Je savais que mon sang ne mentirait pas à sa race et qu'il serait fidèle à la voix de ses pères et aux nobles traditions de sa famille. »

b) Soyez fidèles au Dieu de l'Eucharistie si vous avez souci de *votre propre bonheur*. On recherche avec avidité de nouvelles sources de force, d'énergie, d'électricité, que sais-je ? pour les appliquer à l'industrie et activer encore le progrès dont notre siècle s'honore ; mais pourquoi s'inquiéter autant du progrès de la matière et se désintéresser du progrès moral de l'homme et des énergies qui peuvent le lui procurer ? Soyez plus logiques et plus pratiques, mes frères, avancez votre âme dans la voie de la perfection dont le champ est indéfini, en appliquant à l'activité de votre âme les forces vives accumulées dans la sainte Eucharistie.

c) Enfin, mes frères, soyez fidèles au Dieu de l'Eucharistie pour *l'édification du prochain*. Que Jésus-Christ soit visible pour lui dans vos œuvres, dans votre conduite et jusque dans votre corps mortel : « Ut vita Jesu manifestetur in corpore vestro mortali. »

Vivez d'une façon digne de Dieu « dignè Deo » pour n'être l'occasion d'aucun scandale. Le monde, qui est si facile pour lui-même, se montre très sévère pour nous autres, chrétiens. « S'ils croyaient en Dieu, disent-ils, s'ils croyaient que Jésus-Christ descend dans leur cœur et réside en eux, ils vivraient en saints ; ils seraient plus patients, plus charitables, plus vertueux. Et s'ils ne font pas effort pour de-

venir meilleurs, s'ils ne poursuivent pas cet idéal, c'est qu'ils ne croient pas sincèrement. » Sans doute, mes frères, ces beaux discoureurs ont tort de ne pas faire la part de la faiblesse humaine, mais ils ont raison de proclamer que l'Eucharistie nous oblige à une plus grande perfection, et nous, nous avons tort de ne pas faire assez grande la part de la force divine qui est en nous par la communion.

Au contact de cette charité sainte, ranimons notre zèle, afin que tous voient nos bonnes œuvres et glorifient le Dieu qui les inspire : « Ut videant opera vestra bona et glorificent Patrem vestrum qui in coelis est. » Tout à l'heure vous ferez la procession dans l'église, et ce sera très beau. Mais il faudra la continuer au dehors par le spectacle de vos vertus. Cette procession-là ne saurait être interdite. Elle est nécessaire, aujourd'hui plus que jamais, pour prêcher par l'exemple tant de personnes qui ne viennent plus à l'église, qui n'osent même plus y venir. Il faut que l'Eglise aille jusqu'à eux, il faut qu'ils voient passer Dieu au milieu d'eux, et jamais ils ne le trouveront plus vivant que dans les chrétiens communies, devenus de véritables apôtres, des porteurs de Christ.

Portez donc votre Dieu à travers le monde : vous publierez ainsi sa gloire, vous travaillerez au salut de vos frères et vous aurez la joie de vivre avec Lui : « Qui manducat me et ipse vivet propter me. »

IV

Vous connaissez, je n'en doute pas, la touchante histoire du jeune Tarcisius. Et pourtant je n'hésite pas à vous la redire comme je la raconte chaque année à toutes les générations de mes premiers Communians. Elle est si pleine de lumière et de force!

Elle nous rappelle si vivement — par un souvenir efficace et doux — la conduite que nous devons tenir nous-mêmes dans toutes les circonstances où nous aurons à confesser le Dieu de l'Eucharistie.

C'était à l'époque des plus violentes persécutions. De nombreux chrétiens gémissaient au fond des cachots de Rome d'où ils ne devaient sortir que pour aller à la mort. La police des empereurs était sévère. Ni les prêtres ni les diacres, dont elle avait le signalement, ne pouvaient approcher des prisons ni même sortir des catacombes où les fidèles s'étaient enfermés. Pourtant les confesseurs réclamaient avec de pieuses instances le Pain des forts, l'Hostie du salut, pour trouver dans cette communion le courage nécessaire pour souffrir et pour mourir.

A l'assemblée des fidèles, le Pontife fit appel au zèle des simples chrétiens, qui, plus facilement que les prêtres, tromperaient la vigilance des geôliers. A peine le Pontife eut-il fait cette proposition, qu'un jeune enfant, du nom de Tarcisius, se jeta aux pieds du Pontife : « Confiez-moi la Sainte Hostie, s'écria-t-il, je connais la ville, je connais les prisons, je connais les geôliers, et j'arriverai, j'en suis sûr, à passer inaperçu mieux que tout autre. » Emu jusqu'aux larmes, le Pontife répondit : « Tu es trop jeune, enfant. — C'est, au contraire, ma jeunesse qui plaide en ma faveur, car les vieux chrétiens seraient certainement reconnus et arrêtés. » Et l'enfant tendait les deux mains, comme pour réclamer le dépôt sacré. « Mais sais-tu les difficultés que tu rencontreras, les dangers que tu courras dans l'accomplissement de cette mission ? reprit le Pontife. Il y va de ta vie si tu viens à être reconnu porteur de ton Dieu. — Qu'à cela ne tienne, répondit l'enfant, je saurai mourir plutôt que de trahir mon Dieu, plutôt que de livrer l'Eucharistie. » Le Pontife, cédant à la requête

du noble enfant, suspendit à son cou la sainte custode qui contenait le corps de Jésus-Christ, le revêtit d'un manteau et le bénit une dernière fois.

Tarcisius partit. Dans la ville il croisa des enfants de son âge qui l'invitèrent à partager leurs jeux. Il refusa. Ceux-ci le plaisantèrent sur le sérieux de son attitude, mais le respect humain n'eut pas plus de prise sur son cœur que la séduction du plaisir. Cependant, Tarcisius avait été remarqué par un groupe de païens. A l'aspect de ce jeune homme enveloppé d'un long manteau, à sa démarche recueillie, ils avaient deviné son secret : « Voilà un chrétien qui porte sans doute quelques reliques des martyrs, se dirent-ils entre eux. Voyons un peu ce que cela peut être. » Aussitôt ils se jetèrent sur lui, entr'ouvrirent son vêtement et tentèrent de détacher ses mains qu'il tenait croisées sur sa poitrine. L'enfant résiste courageusement. Les païens menacent de le tuer s'il ne leur livre l'objet mystérieux qu'il tient toujours caché. Tarcisius s'y refuse, et, doué d'une force sur-humaine, il serre le dépôt sacré dans une étreinte invincible. Les païens, rendus plus furieux par cette résistance inattendue, renversent l'enfant, le frappent brutalement à coups de pierre et d'épée, et Tarcisius meurt martyr de l'Eucharistie. Avant de mourir il avait eu la consolation de remettre à un soldat chrétien la custode et son précieux contenu. Pour lui, selon la remarque du pape saint Damase, il avait préféré mourir que de livrer aux profanes le corps sacré du Sauveur (1).

1. Voici l'épithaphe composée par le pape saint Damase. La poésie n'est pas élégante, mais le document est précieux :

« Tarcisium sanctum Christi sacramenta gerentem
Cum malè sana manus peteret vulgare profanis.
Ipse animam potiùs voluit dimittere caesus
Prodere quàm canibus rabidis coelestia membra. »

Ce récit se passe de commentaire, car il est, par lui-même, toute une prédication.

Au jour de la Communion, nous avons reçu Notre-Seigneur Jésus-Christ comme le jeune Tarcisius. Nous aussi nous devons le garder, le garder malgré les attraites des joyeuses compagnies et des plaisirs coupables; le garder malgré l'entraînement des mauvais exemples ou la crainte stupide du respect humain; le garder malgré toutes les difficultés et toutes les persécutions.

Soyons, comme lui, fidèles à notre Dieu. Alors nous pourrons nous présenter avec confiance à son saint tribunal en nous écriant avec saint Paul : « J'ai gardé la foi : Fidem servavi », et avec le jeune Tarcisius : « J'ai gardé le dépôt sacré, j'ai gardé mon Dieu : Depositum servavi. » Et si nous avons gardé Dieu, nous serons glorifiés comme lui : « Qui custos est Domini glorificabitur », car Notre-Seigneur Jésus-Christ reconnaîtra devant son Père ceux qui l'auront confessé devant les hommes, ou plutôt, le Père céleste, retrouvant en notre âme les traits et l'image de son divin Fils, nous fera passer de la Communion de la terre à la Communion éternelle des Cieux.

Ainsi soit-il.





TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE INSTRUCTION.

LA FOI ET L'EUCARISTIE 9

DEUXIÈME INSTRUCTION

L'ESPÉRANCE ET L'EUCARISTIE 26

TROISIÈME INSTRUCTION

LA CHARITÉ ET L'EUCARISTIE 44

QUATRIÈME INSTRUCTION.

LA VIE EUCARISTIQUE 66

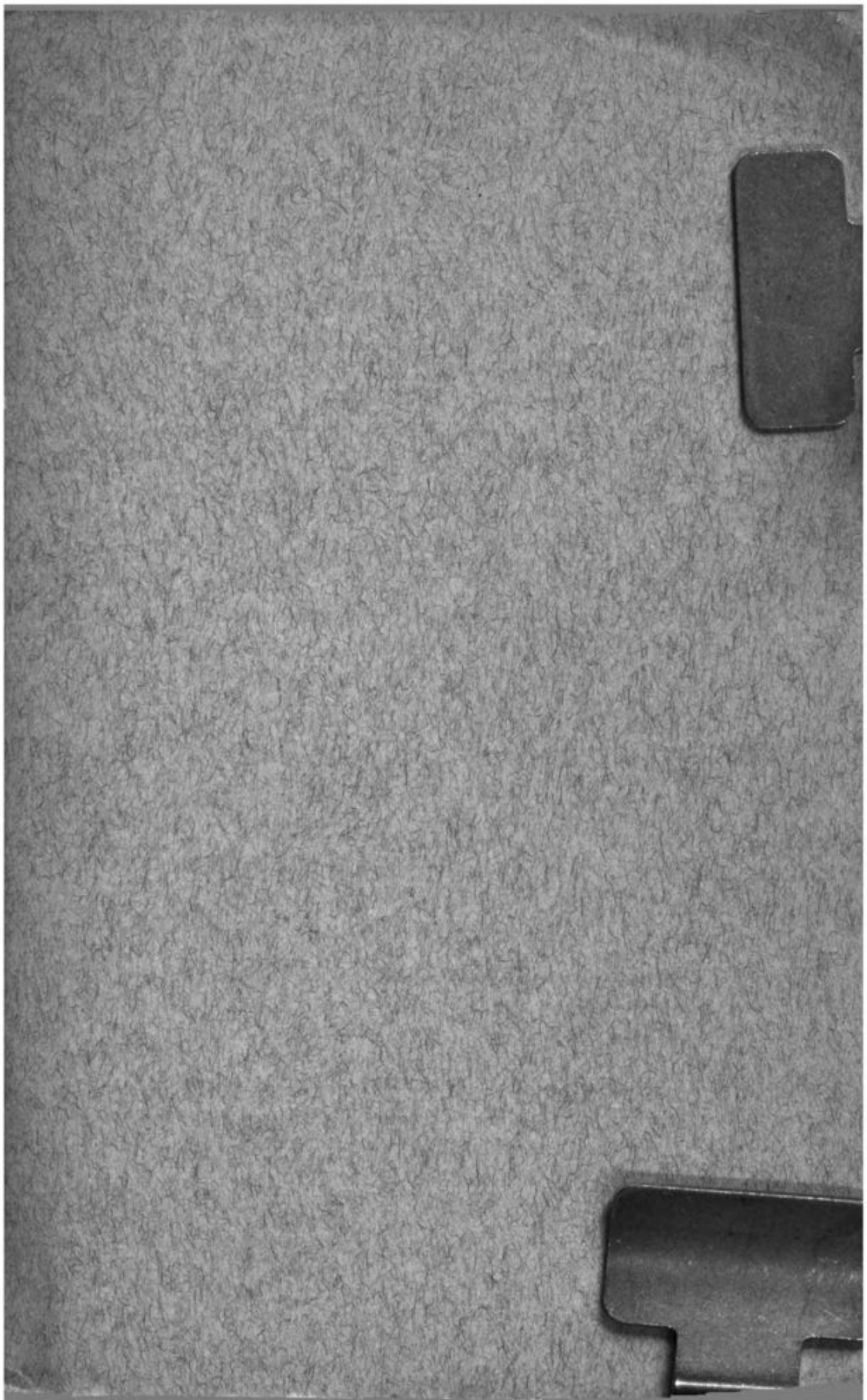


IMPRIMÉ PAR DESCLÉE, DE BROUWER ET C^{ie}.

41. RUE DU METZ, LILLE. — 6.668.







DU MÊME AUTEUR.

L'âme d'un Missionnaire. — Vie du Père Nempon, missionnaire apostolique du Tonkin Occidental. Préface de Mgr Baunard. — (Dixième mille) — In-8° de xx-428 pages, illustré de 30 gravures et portraits; chez Desclée, De Brouwer et C^{ie}, Lille. Fr. 4.00
(Ouvrage couronné par l'Académie française).

Une âme religieuse ou Vie de M^{lle} Elisabeth de Louvencourt. 1 vol. in-8°, orné de deux portraits; chez Téqui, Paris. Fr. 4.00

Album de famille: Vie et poésies de l'abbé Monteuis, Doyen de Guines. Beau volume in-8°, orné d'un portrait d'après Alphonse de Neuville. Chez Giard, Lille. Fr. 5.00

Antoinette ou Une enfant du Sacré-Cœur. Petit in-8°, avec illustrations. (Deuxième édition). Maison Saint-Charles, Grammont. Fr. 0.50

Un Saint Prêtre, Le Chanoine Hooft, ancien doyen de Bourbourg, avec portraits et illustrations. — (Quatrième mille). — Chez Desclée, Lille. Fr. 2.50

Histoire de Leers. Petit in-8° de 336 pages, orné de nombreuses gravures et portraits. Chez l'auteur. Fr. 0.50

L'Héroïsme dans le repentir ou Vie de Paul Bot, martyr du Tonkin. Petit in-8°, avec illustrations. Maison Saint-Charles, Grammont. Fr. 0.50
